

(RÉ)

*Manifeste pour une approche sensible de l'architecture
comme nouvelle manière de Faire*

A
P
P
R
E
N
D
R
E À

FAIRE







Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0>). Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs

Manifeste pour une approche sensible de l'architecture
comme nouvelle manière de Faire

Quentin Paillat
École Polytechnique Fédérale de Lausanne - Section d'architecture
Semestre d'automne 2022

Énoncé théorique suivi par Yves Pedrazzini et Dieter Dietz
Maitre EPFL : Ruben Valdez



SOMMAIRE

11. Avant-propos
15. Faire aujourd'hui
 - Le contrôle des autorités sur la manière de Faire aujourd'hui*
 - L'existant comme base et non comme source de développement*
 - La friche, cet espace vide et pourtant empli de vécu*
 - La peur du vide, de l'improductivité*
 - La logique DOF : densifier, optimiser, fructifier*
33. Faire autrement
 - Le projet au présent comme point de rencontre entre le passé et le futur*
 - Faire non plus pour mais avec*
37. Méthode pour Faire autrement
 - Autodéfense : des archives aux collections de documents*
 - Agir de manière passive*
 - Unir pour renforcer les cris unitaires*
45. Outils pour Faire autrement
 - La marche pour comprendre et Faire l'espace*
 - Écouter, traduire et comprendre le lieu par la dérive situationniste*
53. Faire
 - Présentation des espaces analysés*
 - Collections de documents : trois cas d'étude*
79. Ce qui a été fait
 - Écouter, analyser, traduire, comprendre, répéter*
95. Bibliographie



Faire, verbe.

Lorsqu'écrit avec une majuscule, Faire désigne le fait de prendre action dans le processus du projet architectural en se détachant de l'idée commune que celui-ci doit aboutir en une création ou une construction physique.

*Faire c'est considérer que ne rien *faire*, selon son sens de *produire* et *fabriquer* A, constitue un acte légitime de la pratique architecturale.*

^A Centre National de
ressources textuelles et
lexicales. Portail lexical.
Lexicographie. «Faire»



AVANT-PROPOS

Les études d'architecture sont intenses et longues et leur fin approchant, il m'arrive de me questionner sur ma réelle capacité à pratiquer l'architecture en sortant du monde académique.

Au-delà de la question « *suis-je prêt à Faire?* », il m'est déjà arrivé plusieurs fois lors de ces dernières années, de me demander « *est ce que je sais vraiment comment Faire?* ». La pratique qui nous est enseignée, tout au long de notre parcours universitaire des études d'architecture, offre une compréhension globale et universelle de la profession, évoluant sans aucun doute plus lentement que notre monde lui-même en évolution. De ce fait, ces connaissances offrent une base sur laquelle il est nécessaire, par la suite, de réellement apprendre à Faire selon les contextes économiques, écologiques et sociaux dominants. Apprendre à Faire d'un point de vue global et théorique ne donne pas les réels outils pour Faire aujourd'hui.

C'est en développant cette position que j'observe une différence avec une partie de la pratique architecturale de notre époque. En effet, de nos jours, les évolutions techniques relatives au confort, à la construction, aux matériaux ou aux technologies permettent de Faire partout de la même manière. Les caractéristiques propres aux différents lieux sont enterrées, car compensées par la technologie, créant comme un plateau de jeu vierge et sans contrainte pour l'architecture. Cet effacement volontaire des aspects intrinsèques de l'espace génère un terrain de pratique idéal pour Faire, selon l'enseignement que nous avons reçu. Toutefois, je pense que pour bien Faire, il s'agit

de penser *spécifique* et non pas *universel*. Les conditions, les besoins et les ressources sont des données propres à chaque endroit, qui deviennent donc aussi les énergies spécifiques à chaque projet.

C'est en réponse à cette critique que ce travail se positionne, comme une nouvelle méthode pour (ré)apprendre à Faire. Le but est donc de proposer une approche sensible d'un espace afin d'en sortir une analyse phénoménologique au travers d'une mise en pratique valorisant la passivité comme un outil de recherche. Faire n'est donc pas forcément caractériser par l'acte de construire quelque chose, mais parfois le fait de ne pas Faire, devient le projet résultant de l'analyse affective d'un lieu. Un projet architectural ne comprend pas forcément une nouvelle intervention construite, le résultat de cette approche sensible pourrait en devenir le projet en tant que tel.

La marche, comme outil d'analyse, devient, par la pratique de la dérive, la ressource principale de cette recherche, en étudiant le rapport établi entre l'Homme et son environnement. La dérive génère des ressources indispensables pour prétendre à une nouvelle approche de l'architecture, par l'analyse de l'expérience vécue par un sujet. Cette technique permet de traduire directement la perception physique ou sensorielle d'un espace en représentation architecturale, et, donc, de proposer une manière de Faire découlant purement de l'appréhension ainsi que de l'observation d'un lieu.

L'approche universelle, ou impersonnelle, de l'espace dans la pratique architecturale, comme elle a été discutée plus haut, n'est pas simplement questionnée à une échelle globale, mais se trouve aussi être un problème local, lorsque

des terrains présentant des caractéristiques totalement différentes se voient être menacés par des projections architecturales sans cesse identiques.

Ce travail justifie, présente et applique l'utilisation de cette nouvelle méthode, basée sur l'affect liant l'Homme aux lieux, au travers de trois cas d'étude, distinctement différents et pourtant cohabitant tous dans un environnement similaire. Le Stand de tir du Boiron, le Vivarium de Lausanne ou encore les Grands Moulins sont trois objets, parfois partiellement menacés par la pratique actuelle, qui trouveront dans cette méthode, un moyen de défense.



FAIRE AUJOURD'HUI

Le contrôle des autorités sur la manière de Faire aujourd'hui

Être architecte aujourd'hui, c'est savoir répondre ; répondre aux demandes, répondre aux intérêts communs et privés, répondre aux multiples lois, normes ou réglementations qui guident la pratique, répondre au final à une infinité de questions, desquelles découlent généralement une quantité bien plus restreinte de réponses. De la diversité des contraintes en découle une monotonie dans la mise en pratique. Ces dernières sont sans cesse amendées par les autorités dans le but de *conditionner*¹ les caractéristiques du bâti, en garantissant « *leur fonctionnalité, leur durabilité, leur rentabilité et par conséquent à leur qualité* »². C'est donc, entre autres, à la *fonction* et au *rendement*, que la pratique architecturale est soumise aujourd'hui, où Faire devient une réponse mécanique et calculée en vue d'un objectif quantifié.

1. Ola Söderström.
«Spectacle, dérive et détournement : l'urbanisme chez les situationnistes et la recomposition de l'espace dans les grandes villes nord-américaines». P.115

2. Office fédéral de la culture. «Normes SIA»

3. Commission Européenne. «Feuille de route pour une Europe efficace dans l'utilisation des ressources». P.19

4. Conseil Fédéral, Confédération suisse.
«Comment encourager la densification des constructions dans les centres urbains?». P.9

Ce contrôle sur la manière de Faire, se traduit, d'une certaine façon, au travers de l'objectif fixé par la Commission Européenne dont le but est de « *supprimer d'ici à 2050 toute augmentation nette de la surface de terres occupées* »³. Cette décision a pour objectif de faire face au développement urbain exponentiel et horizontal dont nous sommes les principaux acteurs depuis plusieurs décennies. Ces nouvelles directives que l'on retrouve également à l'échelle nationale pour la Suisse, avec par exemple la LAT (Loi fédérale sur l'aménagement du territoire), promeuvent « *un développement de l'urbanisation vers l'intérieur du milieu bâti* »⁴. Ces décisions sont en réponse directe aux problématiques qui guident

notre société ces dernières années, à savoir les questions de l'économie des ressources, le sol étant l'une des ressources principales, ainsi que la régulation de l'impact écologique. En effet, le domaine de la construction est l'un des gros acteurs dans la production mondiale de dioxyde de carbone. Le secteur représente 38% de l'ensemble des émissions de carbone liées à l'énergie. ⁵

Les décisions et les objectifs portés par les autorités afin de réduire l'impact global sont donc placés au bon endroit. Aujourd'hui les architectes, comme acteurs et responsables principaux de cette situation, y font face de différentes manières, certaines plus radicales que d'autres. Certains proposent l'application d'un moratoire sur les nouvelles constructions⁶, argumentant selon plusieurs points les raisons nous poussant à un arrêt total de la construction. D'autres architectes prônent en parallèle la pratique de réhabilitation comme étant l'une des réponses possibles pour Faire, face à la situation écologique et politique de nos jours.

La réhabilitation apparaît comme un juste milieu cohérent répondant au mieux aux problématiques actuelles, combinant et mesurant l'impact de la démolition ainsi que de la construction dans la démarche de Faire.

La pratique de réhabilitation dans le domaine de l'architecture n'est inconnue pour personne, mais le but est ici de reprendre ce terme à sa source afin de *comprendre* les bases de cette recherche. La définition de la pratique de réhabilitation, comme elle est énoncée par le Centre National de ressources textuelles et lexicales, est la suivante:

5. ONU Programme pour l'environnement. «Les émissions du secteur du bâtiment ont atteint un niveau record, mais la reprise à faible intensité de carbone après la pandémie peut...»

6. Conférence «Un moratoire mondial sur les nouvelles constructions». Archizoom

*Réhabilitation, subst. fém.*⁷

C. – ARCHIT. Opération d'urbanisme consistant dans le nettoyage et la remise en état d'un quartier ou d'un immeuble ancien

Il en sort de cette définition, la notion de *remettre en état* un bien ou un objet architectural qui aurait vu ces composants s'atténuer ou même disparaître au fil des années. *Remettre en état*, et donc en fonction, c'est permettre à un certain espace de retrouver son rôle productif, sur le plan économique ou politique, et de ce fait lui rendre son rôle d'acteur actif dans notre société. L'espace architectural est sans cesse transformé par le projet en une ressource qui répond à une demande capitaliste. Ce travail cherche non pas à questionner quelle terminologie est adéquate afin de décrire une bonne manière de Faire, mais à considérer le fait que cela se traduit par l'approche sensible de l'espace, bien plus que l'approche *projectuelle* qui en suit la phase de reconnaissance.

Il est donc important de conscientiser le postulat, avancé au travers de cet écrit, qu'une bonne manière de Faire passe par apprendre à ne pas forcément créer, dans le sens construire, mais plutôt apprendre à agir passivement dans le but de comprendre l'espace. Prendre le temps de l'écouter et de le comprendre devient alors un projet à part entière pour l'architecte.

D'un point de vue plus littéraire, le champ lexical dominant dans cette définition souligne un aspect péjoratif de l'objet source qui se présente comme le sujet de cette pratique. Le *nettoyage* et la notion de *remise en état* implique un statut dégradé, sale ou encore déconsidéré de la source. Le caractère vécu, ancien, de celle-ci lui procure presque un caractère de ruine, devenant source d'une transformation. La notion de la temporalité et la dominance de celle-ci sur

7. Centre National de ressources textuelles et lexicales. «Réhabilitation»

l'architecture, comme elle est énoncée dans la définition, ramène à l'image pittoresque de la ruine bâtie reprise par la nature et devenant « *un marqueur concret particulièrement fort du temps disparu et un point de rencontre entre le passé et le présent* »⁸.

Cette description romantique de la ruine rappelle des images et références antiques reprenant ce schéma. Le romantisme, mouvement artistique et culturel du début du XIXe⁹, illustre dans de nombreux tableaux cette rencontre, parfois forcée, entre artefacts et nature, notamment dans la représentation graphique des Ruines d'Eldena par Caspar David Friedrich. En architecture, les corps bâtis du Sanatorium d'Aincourt en Ile de France ou encore les quelques pans verticaux restant du Château Schrattenberg en Autriche, traversé par des multiples troncs élancés, sont autant de références passées, de cette dualité propre à la ruine, entre le bâti et la nature. Georg Simmel énonçait, dans son ouvrage « La Philosophie de l'aventure » au début du XXe siècle que « *le charme de la ruine consiste dans le fait qu'elle présente une œuvre humaine tout en produisant l'impression d'être une œuvre de la nature* »¹⁰.

Pour laisser cette chance à la nature de participer à la création de la ruine, de devenir un acteur de l'œuvre que celle-ci représente, il faut considérer le rôle du temps dans le processus de *ruination* dans la période antique. En effet, une ruine comme on la perçoit au travers des références iconographiques, illustre la dualité entre fragilité et pérennité du bâti. Les restes tombants paraissent fragiles alors qu'ils sont à vrai dire les seuls éléments ayant survécu sur le long terme au temps. Ainsi ceci affirme aussi une certaine force de résistance.¹¹ Aujourd'hui, il ne s'agit plus du temps qui dicte l'apparition de ces espaces *délaissés*, mais les critères de praticité et de productivité, créant eux-même de plus en plus d'objets, sujets à être *ré-architecturés*.

8. Miguel Egaña, Olivier Schefer. « Esthétique des ruines: poétique de la destructio ». P10

9. Larousse. « Le romantisme dans l'art »

10. Chantal Liaroutzos. « Que faire avec les ruines ? poétique et politique des vestiges ». P.247

11. Miguel Egaña, Olivier Schefer. « Esthétique des ruines: poétique de la destruction ». P11

Il convient alors de se poser la question de quelles sont les *sources* pour cette transformation? Quelles sont les ruines contemporaines qui habitent notre territoire et qui doivent désormais être *nettoyées* et *remises en état*? Cette dernière question ne peut réellement obtenir une réponse car elle pose elle-même une question en amont. Existe-il vraiment, aujourd'hui, des objets considérés comme ruines contemporaines?

Comme mentionné, la notion de ruine se caractérise par l'importance du temps dans le processus de *ruination*. Or la société actuelle ne laisse plus le temps au temps de faire son temps. Le renouvellement des activités, des programmes et de la technique s'accompagne d'un renouvellement de plus en plus soudain et fréquent des infrastructures.¹² La *ruination* n'est donc plus causée par la *fuite* du temps mais par l'abandon volontaire et répétitif des Hommes faisant face à une transformation constante du nouveau. La situation moderne de la construction ne répondant plus au critère du temps long comme élément constitutif des ruines, il s'agit dans la suite de ce travail, à l'inverse, de se concentrer sur ces lieux où « *le passage de l'activité à la désuétude s'est joué en une période brève* »¹³. Ces espaces qui ont vécu un changement de statut et de considération rapide et radical, faisant disparaître d'un jour à l'autre la dépendance envers un lieu pour la transformer en ignorance parfois totale. La terminologie de *friches urbaines* est donc utilisée dans cet écrit pour caractériser ces espaces, dans le but de se détacher de la notion de ruine qui n'est autre que le résultat d'un travail du temps sur une œuvre de l'Homme. Or les lieux discutés dans ce travail sont les résultats découlant de l'Homme comme unique acteur, tant dans leur création que dans leur disparition.

12. Hartmut Rosa.
«Accélération: une critique
sociale du temps»

13. Danièle Méaux. «Des
friches et des ruines». P.2

Dans son ouvrage intitulé « Manifeste du Tiers Paysage », Gilles Clément énonce, avec un regard principalement orienté sur la diversité de vie au cœur des « *espaces indécis, dépourvus de fonction* »¹⁴, la distinction, en trois catégories, de ces zones de non-activités. Si la première catégorie, présentée sous le terme de *refuge*, considère des espaces où l'inactivité de l'Homme y est un choix initial, Gilles Clément définit également des espaces *délaissés* ou encore *réserves*. Il est donc possible de s'appuyer sur ces définitions pour percevoir de manière plus profonde, ce qui est défini comme friches urbaines pour ce travail. En effet, l'idée du *délaissé* illustre d'un point de vue lexical l'abandon d'une zone qui était auparavant le lieu d'activités, dans ce cas, humaines.

Qu'ils soient d'origines industrielles, ferroviaires, touristiques ou encore agricoles, ces *délaissés* d'aujourd'hui deviennent trop rapidement des projets de demain, sans pour autant chercher à faire cohabiter les aspects intrinsèques des espaces avec les besoins actuels. Ils sont trop souvent perçus comme de nouveaux terrains vierges sur lesquels Faire librement, alors que bien qu'ils puissent l'être sur le plan du bâti, ces zones regorgent de souvenirs et d'aspects qui doivent être considérés car, bien qu'invisibles, se sont eux qui définissent et construisent ces lieux. Les espaces de *réserves*, eux aussi présentent cette absence d'activités de l'Homme, et apparaissent donc par « *soustraction du territoire anthropisé* ». ¹⁵ Bien que Gilles Clément distingue légèrement ces espaces des *délaissés*, le choix du terme de *réserves* rend à ces espaces leur rôle de ressources dans les projets. Les espaces génèrent l'action de Faire et ne sont pas simplement hôtes de ces actes.

14. Gilles Clément, Alexis Pernet. «Manifeste du Tiers paysage». P.21

15. Ibid.

À l'image des restes bâtis de la période antique, les friches urbaines endossent aujourd'hui un rôle de marqueur temporel au cœur du territoire, comme symbole de cette destruction accélérée et causée par l'Homme. Ces espaces en pause, ces *vides* au cœur d'une forme solide urbaine, ne doivent donc non pas être approchés comme des *bases* pour penser des possibles solutions, mais comme des *sources* de celles-ci.

L'existant comme base et non comme source de développement

Une *base* offre un support, des conditions de début, sur lesquelles il est possible de créer quelque chose. Une *source*, elle, ne se limite pas à un rôle passif dans le processus, comme l'est la *base*, mais elle devient à la fois le support physique du projet ainsi que l'origine, les moyens existants à disposition pour faire le projet. L'attribution à la *base* et la *source*, respectivement des statuts *passifs* et *actifs* dans la manière de Faire, permet de définir cette distinction, nécessaire à saisir pour la suite du travail.

L'existant est souvent considéré comme une *base* dans de nombreux projets architecturaux actuels, permettant à la pratique de parler de réhabilitation et donc de se détacher de l'image, peut-être salie, que porte aujourd'hui la construction nouvelle. Le projet de la Blue Factory, situé à proximité de la gare de Fribourg, illustre cette idée de considérer l'existant simplement comme une *base*, sur laquelle Faire de zéro. Il s'agit là d'un projet de réhabilitation d'une friche urbaine connu et discuté, qu'il soit admiré ou critiqué. L'endroit, qui a accueilli pendant près d'un siècle la brasserie de Cardinal, a fait face à un

passage rapide à l'inutilité et l'improductivité en 2010, après des années de négociations.¹⁶ Aujourd'hui transformé en un pôle d'activités diverses, le projet défend fièrement une architecture unissant la forme bâtie de l'époque aux ajouts récents. Toutefois, cette relation reste purement formelle et ne s'étend pas au-delà, dans les réflexions.

Ce travail avance une approche sensible des espaces pour reconsidérer la manière de Faire, et cela se traduit également au travers de la distinction énoncée entre *base* et *source*. Faire devient plus subtil qu'un simple projet de réhabilitation travaillant sur une *base* existante, devenant comme une hybridation entre démolition, réhabilitation et construction, en réponse à une nouvelle approche de la pratique. Cette hybridation de techniques découle de la démarche passive introduite par la suite, qui apprend à écouter et comprendre un espace, pour ensuite Faire non pas *sur* mais *avec*.

Il est entendu que toutes démarches menées par l'architecte lors d'un projet s'appuient sur le *site* comme *base* de raisonnement. Ici, la notion de *site*, se restreint à une considération partielle ne considérant que les aspects concrets et factuels des lieux. Les flux, l'environnement direct, les données statistiques, le patrimoine bâti et autres, figurent parmi ces éléments pris en compte aujourd'hui, lorsque l'on parle de Faire *avec* le *site*.

Toutefois, la démarche avancée dans ce travail préconise de considérer le lieu comme une *source*, ou une ressource et non pas une simple *base*. L'espace n'accueille pas simplement le projet, mais c'est lui et ses composantes qui le crée. Cette distinction fondamentale entre *base* et *source*, implique l'usage de termes tel que *espace* et *lieu* en alternative au *site*. En effet, cette terminologie inclut une prise en considération

16. Michel Charrière.
«L'installation de Cardinal
à la gare»

de la diversité des caractéristiques de l'endroit, au-delà des aspects factuels. La perception subjective prend dès lors part au processus de Faire. Cette nouvelle approche rend à l'espace, et parfois au *vide*, le rôle de *source* de création, qui livre des caractéristiques et des outils pour Faire dès lors qu'on prend le temps de s'y intéresser.

De ce fait, l'espace devient l'origine des réflexions du projet, et prend ce double rôle de créateur et hôte. Cette approche pousse à regarder un espace au-delà de son simple patrimoine bâti et à considérer le *vide* comme partie intégrante de son identité. Il s'agit de valoriser l'absence qui domine certains lieux afin de la comprendre comme, « *une mémoire, qui constitue leur identité* »¹⁷ au passé, présent et futur.

La friche, cet espace vide pourtant rempli de vécu

Bien que régulièrement relié au domaine de l'agriculture, le terme de friche a doucement trouvé sa légitimité dans son usage lorsque l'on parle du monde bâti. En effet, définissant de base une « *terre vierge ou (le plus souvent) laissée à l'abandon* »¹⁸, ces caractéristiques décrivent à l'identique, de plus en plus d'espaces et de parcelles faisant partie du tissu urbain.

La majorité de ces abandons soudains, qui ont peu à peu ponctué le territoire de perforations, sont intimement liés à la désindustrialisation qui se déroula en Europe ainsi qu'en Suisse, plus particulièrement dans la deuxième moitié du XXe siècle.¹⁹ Cette transition socio-économique du domaine de l'industrie s'est développée partout dans le monde, à des rythmes différents mais suivant un modèle similaire. Un siècle avant ce phénomène de désindustrialisation,

17. Danièle Méaux. « Des friches et des ruines ». P.9

18. Centre National de ressources textuelles et lexicales. « Friche »

19. Emmanuel Rey, Sophie Lufkin. « Des friches urbaines aux quartiers durables ». P.51

le monde vivait le développement intense de l'industrie dans notre société, remplaçant ou faisant disparaître la dominance agraire et artisanale de la production à profit d'une productivité optimisée.²⁰

À l'époque, les points stratégiques pour le développement de ces nouvelles activités industrielles se concentraient autour des axes de transports, permettant d'ores et déjà de garantir un approvisionnement ainsi qu'une distribution optimale des productions. Les industries ont donc rapidement développé une dépendance aux divers réseaux de transports, ferroviaires, routiers ou fluviaux. Si au début les points de communication étaient principalement ponctuels d'infrastructures industrielles, ces derniers sont devenus au courant du XXe siècle des caractéristiques importantes dans le confort de la société et, donc, des points décisifs dans le développement des zones à usage domestique ou d'activités sociales. Au fur et à mesure des années, ces pôles de transports ont donc créé des tissus urbains traduisant cette mixité entre industrie et société. Ces choix stratégiques, qui ont guidés le développement de l'espace urbain des derniers siècles, sont peu à peu redécouverts aujourd'hui par les abandons et fermetures de ces infrastructures industrielles. Ces zones stratégiques sont désormais des centres denses où chaque *délaissé* apparaît comme un trou, une pause, qui de par le *vide*, traduit une histoire passée et invite à penser à son futur.

Ces images de l'espace urbain ponctué de trous « *comme une boîte de chocolat vidée* »²¹, ne se limitent pas uniquement aux centres urbains. En effet, dès la deuxième moitié du XXe siècle, l'aspect logistique, au moyen de l'évolution des techniques de production et l'obsolescence des infrastructures ainsi que les conditions économiques ont

20. Robert C. Allen. «III / La révolution industrielle»

21. Philippe Vasset. « Un livre blanc : récit avec cartes », P11

poussé les industries à se délocaliser. Ces déplacements des pôles d'activités des centres villes aux zones périphériques ont alors mené à l'apparition des zones industrielles plus denses dans les couronnes urbaines. Parfois, la quête de profit menant encore plus loin, certaines industries se sont alors relocalisées dans d'autres pays, bénéficiant de coûts de main d'œuvre et de production plus faibles. Ces changements socio-économiques ont eu un impact déterminant sur le développement des tissus urbains actuels puisque « nombreux sont les équipements et les bâtiments, auparavant dédiés à l'industrie, qui sont aujourd'hui transformés en "grandes machines inutiles" »²² au cœur même du bâti. Un point de vue aérien des villes d'aujourd'hui rappelle l'image d'une peau de léopard, le tissu présentant « des tâches vides dans la ville construite et des tâches pleines au beau milieu de la campagne »²³. L'usage des termes forts de *grandes machines inutiles* avancés par Stefano Boeri traduit bien la cause principalement programmatique et logistique dans l'abandon de ces espaces.

La ville de Détroit permet d'illustrer cette transition radicale ainsi que les impacts de celle-ci sur la forme urbaine de la ville. Au début du XXe siècle, la ville située dans l'État du Michigan, est en plein essor et devient, le cœur de l'industrie automobile mondiale. La ville se remplit d'usines vers lesquelles les matières premières sont acheminées avant d'être exportées aux quatre coins du monde. Le boom industriel de la ville est engendré et nourri par des flux migratoires importants de travailleurs étrangers en quête d'emploi. Dès le milieu du siècle, l'industrie automobile se propage, amenant une concurrence sur un domaine qui était jusqu'à présent principalement dominé par la ville de Détroit. L'industrie locale ne détenant plus le monopole, la main-d'œuvre va baisser, menant à une chute de l'économie locale dans la deuxième moitié du siècle. Cela sera suivi par

22. Stefano Boeri.
«L'antiville». P.39

23. Francesco Careri.
«Walkscapes: la marche
comme pratique
esthétique». P.10

un exode rural important des populations aisées, délaissant le centre et accélérant les fermetures et la disparition des dernières activités économiques de la ville. À la suite de cela, et aujourd'hui encore, Détroit abrite en son cœur des centaines de bâtiments industriels abandonnés, des friches, des terrains vagues ; autant de victimes de cette crise laborale et sociale.²⁴

L'exemple de Détroit illustre la situation qu'a connu le domaine de l'industrie lors de la fin du XXe siècle. Toutefois, cette transition drastique, se traduisant par un abandon des infrastructures, ne se limite pas uniquement au secteur susmentionné. En effet, dans le cadre de ce travail, la notion de friche urbaine est étendue à l'ensemble des infrastructures industrielles, ferroviaires, de loisirs ou encore liée aux services publics ayant été victime d'une transition et d'un désintérêt soudain.

La peur du vide, de l'improductivité.

L'ignorance quelquefois totale à laquelle un espace peut faire face apparaît parfois de manière quasi instantanée, comme une conséquence directe d'un récent changement politique, social ou économique. La disparition de l'intérêt envers un lieu se traduit par la disparition, quasi instantanée, des activités qu'abritent l'espace. Dans ce sens, ce travail parle des friches urbaines comme des *vides*, ou encore des pauses, dans l'espace urbain. En effet, l'arrêt des activités, que celles-ci soient économiques ou politiques, d'un espace lui confère, de par son abandon, presque un statut d'intrus, comme une île improductive au cœur de la ville. Cette île,

24. Danièle Méaux. «Des friches et des ruines»

perçue comme un *vide*, flotte au centre d'une mer agitée, comme métaphore de la société actuelle sans cesse active et rythmée par le couple d'enjeux *production-consommation*.

Ces lieux sont donc perçus comme abandonnés, désolés et négligés de par l'absence de vie, du moins de vie régulée. Le ressenti commun à l'égard de ces espaces en décalage avec la société n'est que rarement positif, car ces lieux s'accompagnent d'un imaginaire qui ne plaît pas à tous. Dans ces espaces, la pause laisse peu à peu les normes disparaître là où la nature reprend parfois le contrôle sur les constructions. Esthétiquement ou économiquement pas apprécié à cause de l'impact de tels vides sur la valeur foncière environnante, ils font peur et sont donc sans cesse sujets de transformations et de remises en activité. L'absence de production de bénéfices fait craindre et ces lieux en pause se réincarnent rapidement en scènes de multiples activités parallèles qui cherchent à profiter du *vide*, passant d'une source de peur à une de profit. De ce fait, il arrive parfois que ces réflexions, comme *anti-vidé*, voient le jour avant même la naissance du *vide* lui-même.

Ces réflexions représentant une partie dominante de la société et la pratique actuelle, nombreux sont les projets illustrant ces propos. Au travers d'une installation temporaire ou permanente, ces projets remplissent l'espace simplement dans le but d'optimiser et rendre productif le moindre *vide* spatial et temporel. Au cours des semaines qui précèdent ce travail, la grande étendue bitumée qui s'ouvre sur le Gare de Lausanne est devenue la scène d'une telle situation. En raison des décisions politiques liées aux travaux de réaménagement de l'esplanade de la gare, le projet a été mis en pause et donc la totalité de la zone qui borde le plus grand pôle de transport de la ville l'est

également. Il aura fallu un peu moins de cinquante jours aux autorités pour décider que ce *vide* en pause au cœur de la ville représentait des pertes d'opportunités trop importantes pour le laisser de la sorte. En moins de deux mois, il a donc été décidé, selon le principe énoncé ci-dessus, d'une chasse continue de l'inutilisé pour une quête toujours plus intense de profit, d'y installer un espace de loisir temporaire offrant certes un lieu d'activité à la population, mais surtout un rendement inattendu généré par cet ancien *vide*.

Bien que situé à plus de six-cent-cinquante kilomètres, le cas de Les Tres Xemeneies de Sant Adrià de Besòs illustre également les conséquences de décisions politiques et économiques en réponse à la peur du *vide*. Situé sur les bords de la mer méditerranéenne, l'espace a accueilli pendant près d'un siècle les activités d'une centrale électrique sur une surface de plusieurs centaines de mètres carrés. L'obsolescence des infrastructures a poussé, il y a quelques années, à l'arrêt total des activités, laissant peu à peu cette étendue *vide* de toutes activités humaines. Alors que cette pause a perduré pendant une décennie, résistant aux multiples menaces auxquelles les qualités des lieux ont fait face, il a été décidé il y a quelques semaines de la transformation totale de la surface par la mise en place d'un projet répondant aux objectifs économiques et démographiques de la ville. Les quelques infrastructures restantes des lieux sont maintenues et intégrées dans le projet dans l'intention d'arrondir les angles d'une telle décision. La densité zéro actuelle va bondir avec l'arrivée de pas moins de sept-mille habitants.²⁵

Ici encore, le *vide* et donc l'improductivité de l'espace influencent la manière de Faire aux dépens des qualités intrinsèques qui caractérisent pourtant l'identité du lieu.

25. Jordi Ribalaguc. «Luz verde a la construcción de 1.844 pisos junto a las Tres Xemeneies del Besòs»

Si ces *hétérotopies*²⁶ au cœur de l'urbain présentent parfois un terrain presque vierge de part la disparition du bâti, le *vide* doit alors être considéré comme le composant les plus important de l'espace. Il devient le seul témoignage de la mémoire des lieux car « *l'espace vide n'est pas vide, il est le siège de la physique la plus violente* »²⁷. Cette affirmation du physicien américain John Archibald Wheeler, peut être transposée au domaine de l'architecture, permettant de dédramatiser la place du *vide* dans l'urbain afin d'apprendre à l'écouter, le comprendre et l'approcher.

La logique DOF : densifier, optimiser, fructifier

C'est donc ces lieux, *vides* de par le fait qu'ils présentent comme une pause au cœur de l'agitation permanente de la société, qui sont les sujets de ce travail. Cette période de pause dans la vie d'un bâti est sans cesse menacée, étant réduite de plus en plus par l'intensification des raisonnements capitalistes de la société, menant même dans certains cas à une disparition totale de cette période de répit. Certains lieux, comme mentionnés précédemment, n'ont pas le temps de goûter au vide, à la pause, que l'activité est déjà de retour.

26. GéoConfluences
ENS Lyon. Glossaire.
«Hétérotopie»

27. Heinz R. Pagels. «The Cosmic Code: Quantum Physics as the Language of Nature»

28. Centre international de recherches sur l'anarchisme. «Refuser de parvenir: idées et pratiques». P.225

Les acteurs de Faire ont aujourd'hui perdu le contrôle sur la pratique qui se trouve désormais guidée par des raisonnements dans lesquels « *toute précaution est écartée au profit de l'efficacité exigée* »²⁸, se traduisant par des projets favorisant l'utile au convivial. Il s'agit désormais d'une stratégie, à part entière, que de *créer* la friche afin de la réactiver, dans le but de revaloriser en continu l'espace urbain. En effet, face à la demande sans cesse croissante de la société actuelle,

« les friches sont considérées comme des leviers de densification potentielle, des vides à bâtir, des réserves foncières »²⁹. Le terme *réserves* illustre ici l'idée que ces espaces ne sont pas considérés au travers de leur qualité inhérente mais simplement pour leur potentiel foncier et économique.³⁰

Faire aujourd'hui, c'est Faire avec les yeux rivés sur un objectif de densification tout en portant des œillères pour ne pas avoir à affronter et considérer les caractères intrinsèques des espaces. La spécificité de l'espace est négligée, l'attention se portant désormais sur des objectifs économiques : densifier, optimiser, fructifier.

Il faut donc, dans l'intention de se détacher de cette pratique insensible et productive, (ré)apprendre à Faire, en prenant le temps d'appréhender l'espace d'un point de vue physique et sensoriel. Ce travail se présente comme un manifeste soutenant l'approche sensible et phénoménologique de l'Architecture pour savoir Faire.

29. Collectif Inter-Friches.
« "Bye-bye les friches !" »
Densifier la ville sur les friches, une panacée ?

30. Ibid.



FAIRE AUTREMENT

Le projet au présent comme point de rencontre entre le passé et le futur

L'analogie faite entre les ruines antiques et les friches urbaines se justifie lorsqu'il s'agit de la forme que présente le bâti, laissant souvent apparaître des traces, plus ou moins marquées, d'une certaine dégradation. Toutefois, la responsabilité de cette dégradation, elle, diverge entre ces objets, passant du temps à l'Homme. Aujourd'hui, l'accélération du mode de vie de la société se retrouve dans l'accélération du cycle de vie du bâti. La notion d'architecture *mort-née* ³¹ définit par Marc Augé décrit avec adéquation le contexte architectural actuel dans lequel « les bâtiments ne tombent pas en ruine après avoir été construits, mais ils s'érigent en ruine avant d'être construits »³². [traduction libre]

Malgré une temporalité courte, les lieux se construisent un vécu sur lequel une identité et un attachement se créent. C'est de ce passé, qui *construit* l'espace, que le projet de Faire doit s'imprégner pour préserver l'essence d'un lieu, au-delà de l'aspect formel. Les réflexions développées en faisant, ne doivent pas simplement se nourrir des caractéristiques intrinsèques des lieux, mais y prendre leur origine afin de projeter avec l'espace lui-même.

31. Marc Augé. «Le temps en ruines»

32. Robert Smithson, Henry Kuttner. «A Tour of the Monuments of Passaic, New Jersey». P.50. Citation originale: "the buildings don't fall into ruin after they are built but rather rise as ruins before they are built"

33. Danièle Méaux. «Des friches et des ruines». P.9

Les friches urbaines se présentent comme des espaces « offrant comme un indice patent de mutations socio-économiques en cours, une invitation à l'incrémentation réussie des restes du passé avec des aménagements neufs »³³. Des lieux où le passé se bat pour survivre, jusqu'à ce qu'il soit pleinement considéré dans l'imagination d'un futur qui est le sien.

L'alternative soutenue par ce manifeste pour Faire autrement, se base sur la redéfinition de ce qu'est un *projet architectural*. En effet, dans l'intention de Faire avec l'existant, la phase d'appréhension de l'espace devient le projet en elle-même, sans que celui-ci ne prenne nécessairement une forme physique. Les relations déterminantes de l'existant, perçues au travers de l'étude phénoménologique des lieux, fondent les réflexions et permettent de se positionner de manière adéquate sur ce qu'il convient de *faire, dé-faire ou ne pas faire*.

Faire non plus pour mais avec

La transformation de la pratique actuelle vers une forme plus appropriée réside dans l'inversion de l'idée qu'il faut faire *pour* les besoins. Il n'est pas contredit ici que le rôle même de l'architecte est de répondre à une demande, qu'elle soit publique ou privée, en constante évolution. L'architecture est née d'un besoin, à l'image de la cabane primitive de Vitruve,³⁴ et bien que cela puisse avoir tendance à se perdre, parfois, il reste clair de dire que l'on *fait* parce que l'on doit. Toutefois, la critique se porte sur la manière dont ce postulat est mis en pratique aujourd'hui, considérant le projet architectural uniquement comme une réponse à cette demande.

La demande impliquant de nouveaux projets, qu'ils soient du domaine public ou privé, impose ou suppose une réponse presque mécanisée de la pratique. Que celle-ci soit causée par les réglementations nationales ou la quête de profit maximal, les résultats architecturaux découlant de

34. Thomas Renard.
«Le mythe de la cabane
ou l'origine primitive de
l'architecture»

ses besoins, répondent purement aux demandes, sans autres considérations. Il est trop souvent le cas, que la qualité d'un projet soit négligée face à un objectif de rentabilité.

« Si l'on nous oblige à faire un projet pour lequel il n'y a pas de rentabilité [...], ça devient beaucoup moins intéressant. »³⁵

*« Les critères de jugement sont les suivants :
[...], 2. l'optimisation constructive, [...] »³⁶*

Ces propos cherchent à illustrer, les réflexions qui menacent, mais tendent à dominer, la pratique architecturale, telle qu'elle est critiquée dans ce travail. Il s'agit là de comprendre qu'aujourd'hui, Faire, n'est autre que Faire pour; pour les besoins, pour le profit et pour être rentable.

C'est en opposition à cette vision purement fructueuse de l'acte, que cet écrit mentionne le nécessité de Faire non plus *pour* mais *avec* les besoins. L'usage de cette préposition qui exprime une collaboration entre plusieurs parties, permet de considérer non pas simplement les acteurs vivants des lieux comme *sources* pour générer un projet, mais aussi ceux inertes ou disparus, tel que le bâti restant ou absent. Le souhait est d'inverser la tendance, afin de chercher d'abord à comprendre ce que l'espace lui-même possède ou nécessite, au-delà de sa forme. Cette considération, transforme la *base* en une *source*, proposant une manière de Faire en cohérence avec l'espace ainsi que les besoins.

35. Le Journal de Chambly. «Le promoteur parle du projet». Avril 2021. Propos défendant un projet d'EMS proposant la démolition d'un bâtiment patrimonial pour une reconstruire in-situ.

36. Critères d'appréciation tirés d'un programme de concours de logements à Chateau-d'Oex.



MÉTHODE POUR FAIRE AUTREMENT

Autodéfense : des archives aux collections de documents

Faire autrement demande de pouvoir faire face à la situation actuelle afin de s'en détacher, s'en éloigner. Comme avancé plus tôt dans ce travail, la pratique est menacée par une idéologie capitaliste qui ne se limite plus au domaine économique mais domine également les réflexions architecturales au travers de trois objectifs : densifier, optimiser, fructifier. Cette approche fonctionnelle menace, car elle réduit l'acte de Faire à une simple quête d'efficacité, délaissant les aspects *humanistes* et pourtant fondamentaux de la pratique.

Ce manifeste propose une approche sensible de la manière de Faire, mise en pratique au travers de méthodes favorisant l'affect comme ressource principale. Cette nouvelle manière de projeter se positionne comme une réponse aux menaces pesant sur la pratique architecturale contemporaine, par la création de *collections de documents*, comme alternative aux archives traditionnelles.

Cette distinction énoncée entre *archives* et *collections de documents*, ne cherche pas à questionner l'acte lui-même de constitution d'archives mais plutôt les ressources utilisées. En effet, *archiver* n'est autre que « *recueillir, déposer, classer dans une collection* »³⁷ un ensemble de documentations témoignant collectivement d'un événement, d'un lieu. Si le fait de *déposer* et *classer* relève d'un acte qu'il suffit d'exécuter, l'action de *recueillir* ouvre ici plus d'interrogations sur le champ d'ouverture de cette pratique. Toutefois, par *recueillir*

37. Centre National de ressources textuelles et lexicales. «Archiver»

il s'agit, uniquement, de « rassembler des éléments dispersés »³⁸. Par conséquent, le principe fondamental de l'archivage est donc une démarche passive ne laissant pas place à la création de quelque chose de nouveau mais simplement au regroupement passif d'un ensemble d'éléments individuels en une entité commune. Le fait d'archiver ne permet pas de créer de nouvelles ressources mais simplement de classer celles d'ores et déjà existantes. À la différence des *archives*, la notion de *collections de documents*, elle, implique une participation *active* et continue. Il ne s'agit pas de constituer une base de ressources figée traduisant une période fixe, mais bel et bien de nourrir en permanence l'évolution d'un lieu, la création continue de ressources devenant matière pour construire ces recueils.

Toutefois, bien que la méthode mise en place pour la constitution de ces dossiers, faisant office de témoins du passé, diverge, il convient de noter que le but derrière l'acte de recueillir des preuves subsiste le même; soit le fait de *défendre*.

En effet, l'origine des archives dans le domaine de l'architecture, prend place au XIX^e siècle, lorsque la décision de garder des *traces*³⁹, comme le dit Paul Ricoeur, a été prise dans le but de protéger les architectes au regard des responsabilités auxquelles ils répondaient vis-à-vis de leurs ouvrages.⁴⁰ Déjà à l'époque, les architectes restaient responsables d'un quelconque sinistre en lien avec la construction pour une période de dix ans à compter de la livraison. L'archive de l'architecte répond donc, dans cet usage premier, à un raisonnement de défense de son propre intérêt, où celui des maîtres d'ouvrages, face au bâti. Toutefois, au travers des divers outils mis en place dans ce travail, pour une approche sensible de l'architecture, les informations collectées ne servent pas à défendre

38. Centre National de ressources textuelles et lexicales. «Recueillir»

39. Paul Ricoeur. «La mémoire, l'histoire, l'oubli»

40. Nina Mansion-Prud'homme. «Vers une définition épistémologique de l'archive en histoire de l'architecture contemporaine»

individuellement l'architecte face au bâti, mais inversement, de collectivement défendre la légitimité du bâti face à la pratique architecturale.

Le rôle des *archives*, comme moyen de défendre la pratique, se trouve, au travers de *collections de documents*, être inversé pour devenir des ressources pour l'attaquer, ou du moins s'en défendre.

De ce point de vue, il convient donc de définir le travail de recherches réalisé par la suite non pas d'archives mais de *collections de documents*. Cette redéfinition lexicale est en accord avec l'inversion du rôle que prend ce recueil et, par conséquent, cela permet aussi de questionner ce qui devient *ressources* pour le travail. Les témoignages, verbaux ou écrits, ainsi que les ressentis relevés au travers des dérives, donnent une légitimité tout aussi importante à la subjectivité que l'objectivité dans la mise sur pied de ces dossiers de défense. Le caractère factuel des archives d'architectes, principalement composées à l'époque des documents techniques de la construction, laisse place à des données arbitraires, comme résultats de la démarche sensible de l'architecture.⁴¹

De ce fait, la création de *collections de documents* est une manière de constituer des dossiers de défense. Il s'agit de regrouper une quantité sans cesse croissante de données exprimant les qualités et les valeurs intrinsèques des lieux, comme pièces à convictions, encourageant la protection de ceux-ci. Les trois cas d'études choisis pour ce travail illustrent respectivement les stades de l'évolution d'une friche face aux menaces d'une architecture capitaliste et apparaissent donc comme des objets directement concernés par ce bouclier de défense. Ces *collections* devraient être

41. *Ibid.*

nourries en permanence, dès la création des espaces, comme un être humain devient sujet de documentations et de souvenirs par autrui dès sa naissance.

Dans un futur où ces lieux seront menacés, les *collections de documents* deviennent une base solide sur laquelle construire une argumentation pour contrer cette attaque. La relation entre le bâti et ses *habitants* prend alors le dessus dans les réflexions pour Faire, principalement dominée par des raisonnements pragmatiques. Il s'agit donc ici d'un outil permettant de Faire selon une approche *humanitaire* et non plus *utilitaire*.

Agir de manière passive

Si la prise en considération de la sensibilité ressentie en contact avec un lieu bâti, qu'il soit partiel ou total, n'est pas une notion acquise dans l'appréhension d'un espace, alors il faut d'abord redéfinir ces bases pour pouvoir espérer changer la pratique.

La source de toutes réflexions pour un projet architectural n'est autre que l'espace. Les enseignements supérieurs dans le domaine de l'architecture forment les acteurs du Faire de demain selon des techniques universelles, standardisées et pratiques. L'avantage de cela permet l'application de ces connaissances au travers de multiples situations, indépendamment des critères géographiques, climatiques, sociaux ou encore politiques, et donc offre les armes nécessaires afin d'attaquer la pratique de Faire sous tous les angles.

Aujourd'hui, savoir Faire revient à être capable de mettre en pratique, de façon universelle et efficace, le schéma de *regarder, projeter, construire*.

Ce schéma qui représente la grande majorité des démarches de projets architecturaux aujourd'hui, énonce de manière peut être subtile, l'indéniable relation entre l'architecture et sa mise en pratique, relevant d'une démarche active. L'architecture se traduit par le fait de Faire, de créer, quelque chose.

Le postulat, porté par la pratique contemporaine, selon lequel Faire relève d'une démarche active est contesté dans ce travail. Par analogie, Faire ne s'agit plus de chercher à savoir *attaquer* au travers de la pratique mais désormais d'apprendre à la *défendre*, donc parfois sans faire quelque chose de plus.

D'un point de vue plus abstrait, cela peut être perçu comme la nécessité d'apprendre à prendre le temps d'agir de manière passive, plutôt que se laisser guider par une tendance de production active, et cela même en amont de l'étape de *projeter*.

Être passif, cela veut dire « *subir une action, éprouver une impression, sans agir soi-même* »⁴². Transposer cela à la pratique architecturale invite donc à accepter de se soumettre au lieu, à sa présence, à son potentiel *vide*, avant de saisir les *armes* de la profession ; stylos, calques et règles. Il s'agit d'accepter que l'espace existant est une source complète à considérer dans son état, et par conséquent de prendre le temps pour l'écouter, le comprendre et le traduire afin de Faire non plus simplement *sur* mais *avec*.

42. Centre National de ressources textuelles et lexicales. «Passif»

Ce changement vers un processus passif implique, par conséquent, une reconsidération des étapes pour Faire, ou *regarder, projeter, construire* laisse place à un schéma autre, celui de *considérer, comprendre, penser*. L'entière du projet devient alors parfois une phase de positionnement passif de l'architecte, où écouter et ressentir remplacent l'acte de mesurer et quantifier.

Unir pour renforcer les cris unitaires

La constitution de *collections de documents* permet de raconter le passé et d'inventer le futur d'un espace. La dualité temporelle de ces recueils, entre hier et demain, devient une source de réflexion dans la conception de l'Architecture, « *comme un élément de fabrication du "discours"* »⁴³. Ce lien indéfectible entre le passé et le futur est créé à l'échelle de l'individu et s'applique comme norme au niveau global de la pratique. C'est la transformation de cette poussée individuelle en une force collective qui caractérise et donne sens au travail de collecte de documents, comme bouclier de défense.

L'expression et le partage d'opinion des individus sont, principalement, considérés comme des bases fondamentales de la société actuelle. Toutefois, le fait de dire ne garantit pas d'être entendu. En effet, l'opinion individuelle peine souvent à s'installer à une échelle plus large, et ce n'est souvent qu'au travers de mouvements collectifs qu'il est possible de porter un message au niveau des autorités, ou acteurs, ayant eux le pouvoir de transformer ces désirs en actes. De ce fait, la décision de regrouper des éléments dispersés en une force commune, au moyen des *collections de documents*, permet d'unifier et de porter haut la voix et le

43. Nina Mansion-Prud'homme. « *Vers une définition épistémologique de l'archive en histoire de l'architecture contemporaine* ». P.93

ressenti de chaque entité individuelle. La proposition d'une approche sensible de l'architecture, comme méthode pour savoir Faire, se base entre autres sur le postulat suivant ; celui de la mise en commun comme méthode permettant de renforcer et faire entendre les cris unitaires.

Ces *cris* se traduisent sous diverses formes, et permettent au travers des *collections des documents* de partager et de porter haut et fort les craintes et opinions des individus, comme freins aux projets de transformation méprisant l'existant, guidant la pratique architecturale actuelle.

Les perceptions affectives de l'expérience vécue d'un espace, pourtant abstraites, se concrétisent au travers de leur retranscription et analyse pour devenir « *les sources de l'histoire et les outils de la mémoire* »⁴⁴.

44. *Ibid.*



OUTILS POUR FAIRE AUTREMENT

La marche pour comprendre et Faire l'espace

L'intention présentée plus tôt dans ce travail de se soumettre à un lieu afin de se laisser porter par les ressentis en lien avec l'espace se met en pratique au travers d'une action *active* : la marche. Il s'agit là d'une pratique universelle et fondatrice de l'humanité, qui a vu son importance disparaître au statut de banalité car il s'agit, pour l'Homme, d'une nécessité. Mais au-delà d'une action nécessaire permettant le déplacement, la marche a été l'une des sources de l'architecture.

La marche comme acte de Faire se retrouve dans certaines pratiques artistiques, comme dans l'œuvre de Richard Long, « A Line Made by Walking » en 1967, dans la campagne anglaise. En effet, dans cette œuvre, présentée aujourd'hui comme une sculpture, l'artiste est lui-même devenu un outil afin de travailler la nature au travers de la marche pour en Faire quelque chose de nouveau. En répétant à plusieurs reprises des aller-retours dans un champ, l'action de marcher a transformé et dessiné le paysage en aplatissant le gazon.⁴⁵ Le travail de Richard Long illustre les deux aspects clés de cette réflexion ; premièrement que Faire n'implique pas nécessairement la création artificielle d'éléments, et que la marche peut être l'acte fondateur pour Faire.

Dans son ouvrage « Walkscape, la marche comme pratique esthétique », datant de 2013, Francesco Careri partage le rôle fondateur de la marche dans l'architecture avec l'exemple du mythe d'Abel et Caïn. Les frères sont alors des figures représentantes de deux pratiques opposées qui cohabitent, soit le nomadisme et la sédentarité. Abel qui se

45. Tate Modern.
«Richard Long. A Line
Made by Walking. 1967»

dédiait à l'élevage, avait la propriété des êtres vivants, alors que Caïn qui travaillait l'agriculture, avait la propriété des terres. « *Le travail d'Abel, qui consistait à "aller" dans les prairies pour faire paître ses troupeaux, était une activité privilégiée comparée aux travaux de Caïn qui devait "rester" dans ses champs pour labourer, semer et récolter les fruits de la terre* »⁴⁶. La pratique nomade implique donc le déplacement d'une personne ou d'une civilisation. Cela nécessitait de retranscrire les voyages afin de s'y retrouver, ce qui mena aux premières expériences de cartographie. Là encore, l'acte de marcher, lié au style de vie nomade, devient le moteur de création d'un ensemble qui permet de relier physiquement divers lieux entre eux. La cartographie, en permettant de prévoir la marche, mena à la notion de *parcours*, en opposition à l'errance qui elle « *se déploie dans un espace vide qui n'a pas encore été cartographié, et sa destination n'est pas définie* »⁴⁷.

Le terme *parcours* désigne en un mot, une variété sémantique pouvant être transposée à la pratique architecturale. Il s'agit d'abord de traverser physiquement un espace. Il devient également « *objet architectural* »⁴⁸, lorsque il est perçu comme étant la *ligne* traçant le mouvement dans l'espace. Finalement, Francesco Careri définit le *parcours* comme un « *récit de l'espace traversé* »⁴⁹. Les trois significations attribuées au terme de *parcours* justifient le rôle fondamental de la marche dans la manière de Faire, devenant une manière de *parcourir*, *dessiner* et *raconter l'espace*.

L'apparition de *parcours* a été la raison du premier acte de Faire dans le paysage. En effet, afin de marquer et ponctuer d'indications de directions les parcours établis, des menhirs ont été érigés ponctuellement sur le territoire, comme objets de signalétique. « *Leur érection représente la première action humaine de transformation physique du paysage : une grande pierre étendue à l'horizontale sur le sol est encore uniquement une simple*

46. Francesco Careri.
« Walkscapes: la marche
comme pratique
esthétique ». P.35

47. Ibid. P.54

48. Ibid. P.28

49. Ibid. P.28

pierre sans connotations symboliques, mais sa rotation à quatre-vingt-dix degrés et son enfoncement dans la terre transforment la pierre en une nouvelle présence qui arrête le temps et l'espace : il institue un temps zéro qui se prolonge dans l'éternité ainsi qu'un nouveau système de relations avec les éléments du paysage alentour »⁵⁰.

Au travers du mythe d'Abel et Caïn ou de la création artistique de Richard Long dans les champs de son Angleterre natale, la marche devient l'outil constitutif de l'acte de Faire dans le paysage. « *La marche d'abord utilisée comme une façon de satisfaire les besoins primaires, puis comme "moyen d'habiter le monde" devient peu à peu une pratique esthétique qui révèle la beauté poétique d'espaces parfois oubliés* »⁵¹.

Francesco Careri met lui-même en pratique la théorie énoncée dans son ouvrage. Le collectif Stalker, créé à Rome dans les années cinquante, propose une découverte des lieux en marge en organisant des déambulations collectives dans le contexte urbain. Ces actions présentent une nouvelle manière « *d'écouter les paysages* »⁵² afin d'apprendre à savoir comment agir dans cet espace.⁵³ Cette démarche s'appuie sur la théorie et la pratique situationniste, défendue en France par Guy Debord dans les années soixante, utilisant la marche comme un outil d'analyse au travers de la dérive.

50. Ibid. PP:56-58

51. Alice Izzo, « Pas à pas avec Francesco Careri et son essai Walkscapes : la marche comme pratique esthétique ». P.115

52. ON/Stalker & Osservatorio Nomade Italie

53. Gilles A. Tiberghien. « La vrai légende de Stalker »

Ecouter, traduire et comprendre le lieu par la dérive situationniste

La marche a été définie, à plusieurs reprises dans ce travail, comme un parcours dans l'espace, une manière de le traverser. Toutefois, la notion de parcours elle-même se distingue de celle de la dérive, comme manière de *marcher*. En effet, le parcours se rattache au nomadisme et

caractérise un déplacement dans un espace connu et dont la destination finale est connue, définie.⁵⁴ Au contraire, la dérive, selon la conception situationniste, se rapproche plus à l'errance. L'idée est de se laisser porter, guider par les ressentis menant à un « *déambulation curieuse et opiniâtre* »⁵⁵ dans l'espace. En s'affranchissant des codes de déplacements conventionnels, la théorie de la dérive comme outils de recherche tend à « *valoriser l'expérience corporelle et le sensible* »⁵⁶ dans l'appréhension des lieux.

Cette théorie, datant de la fin du XXe siècle, a notamment été défendue par Guy Debord, figure importante de l'Internationale Situationniste (IS). Le second numéro de la revue Internationale Situationniste publie un article dans lequel Guy Debord énonce la théorie de la dérive selon le mouvement situationniste. La proposition de la pratique de la dérive cherche à définir et valoriser le lien existant entre « *le décor matériel de la vie et les comportements qu'il entraîne et qui le bouleversent* »⁵⁷. Il s'agit donc de considérer la relation développée par l'individu vis-à-vis de l'espace dans lequel il évolue. Le *décor matériel* n'est autre que les composants de l'espace, principalement urbain. Il convient également de parler d'une approche phénoménologique de l'espace. L'origine allemande du terme tire ses sources du grec *phainomenon* et de *logie*, signifiant respectivement *apparence* et *étude*.⁵⁸ Il s'agit donc de l'étude des phénomènes perçus par l'individu au travers de l'observation, la transcription ainsi que la description. Cette méthode permet d'explorer le rapport entre l'Homme et son environnement direct.

L'expérimentation de l'espace urbain au travers de la dérive permet l'affirmation de tendances, ou encore de *courants*, composant le « *relief psychogéographique* »⁵⁹ de tous lieux. Il s'agit d'un relevé, qui peut alors être retranscrit sous la forme de cartes traduisant les ressentis perçus par les

54. Francesco Careri.
«Walkscapes: la marche
comme pratique
esthétique». P.35

55. Philippe Vasset. «Un
livre blanc : récit avec
cartes». P.78

56. Luc Gwiazdzinski.
«Nouvelles utopies du
Faire et du Commun dans
l'espace public». P.131

57. Guy Debord. «Rapport
sur la construction des
situations et sur les
conditions de l'organisation
et de l'action de la
tendance situationniste
internationale». P.8

58. La Toupe.
Dictionnaire.
«Phénoménologie»

59. Guy Debord. «Théorie
de la dérive». P.19

individus dans l'espace. Ces documents, comme des cartes sensibles de l'urbain, doivent servir d'outils, dans la théorie situationniste, à la création d'un « *urbanisme unitaire* »⁶⁰. Cette notion considère l'urbanisme au-delà de l'aspect purement « *utilitaire immédiat* »⁶¹. Les situationnistes énoncent ici une critique envers la société ainsi que l'urbanisation moderne, pour lesquelles *utile* est le maître-mot. Cette vision moderne transforme villes et sociétés, menant à une banalisation de la forme et de la pensée puisque que tout devient standardisé dans le but d'en optimiser l'usage.⁶² La théorie situationniste tend à s'opposer au mode de vie capitaliste et son approche utilitaire, par la proposition d'autres modes plus désirables, considérant l'espace urbain comme un lieu de passion, une source d'affects.⁶³ Au travers de son application à l'espace bâti, la pratique situationniste affirme que « *le développement spatial doit tenir compte des réalités affectives que la ville expérimentale va déterminer* »⁶⁴.

Cette approche, comme pensée s'opposant à une idéologie dominante, trouve des valeurs communes dans le courant de pensée de l'anti-utilitarisme datant des années 1980. Il s'agit de l'un des mouvements de pensée de la décroissance comme critique face à une société ultra-capitaliste et productiviste.⁶⁵ Bien que principalement appliquée au domaine économique, l'anti-utilitarisme, comme la théorie situationniste, valorise le ressenti et le *bien-être* individuel, face à une tendance dominante de valorisation du profit.⁶⁶

Si la méthode de la dérive a déjà été mise en pratique de nombreuses fois comme une manière de découvrir et traduire un espace, l'intention de ce travail se porte sur l'intégration de cette approche comme base fondamentale dans le développement d'un projet. Le souhait est de proposer une manière de Faire qui se distingue d'une pratique dominante dans laquelle la considération des

60. Ola Söderström.
«Spectacle, dérive et
détournement : l'urbanisme
chez les situationnistes et la
recomposition de l'espace
dans les grandes villes
nord-américaines». p.112

61. Constant, Asger Jorn,
Helmut Sturm, Maurice
Wyckert. «Urbanisme
unitaire à la fin des années
50». P.12

62. Ola Söderström.
«Spectacle, dérive et
détournement : l'urbanisme
chez les situationnistes et la
recomposition de l'espace
dans les grandes villes
nord-américaines»

63. Guy Debord. «Rapport
sur la construction des
situations et sur les
conditions de l'organisation
et de l'action de la
tendance situationniste
internationale». P.8

64. Ibid. P.9

65. Giacomo D'Alisa,
Federico Demaria, Giorgos
Kallis. «Décroissance».
Dans *Décroissance:*
vocabulaire pour une
nouvelle ère

66. Onofrio Romano.
«Anti-utilitarisme». Dans
*Décroissance: vocabulaire
pour une nouvelle ère*

aspects ne relevant pas du profit ou de l'utile est absente. La proposition de considérer la dérive, et donc l'acte de *marcher*, comme un outil fondamental de l'architecte, au niveau des stylos, calques et règles permet également de questionner les réels besoins auxquels Faire peut répondre. Il revient alors aux marcheurs, aux habitants, aux citoyens le pouvoir d'exprimer les besoins, relevant plus d'une écoute de l'être que du profit, comme elle l'est actuellement.

Dans la suite de ce travail, cette démarche affective et sensible se concentre et initie une mise en pratique au sein de friches urbaines comme des lieux *délaissés*. Si certains des espaces présentent des restes d'un patrimoine bâti, comme témoin du passé, parfois le vécu ne se voit pas mais se perçoit. En effet, ces lieux « *peuvent être des espaces de découvertes esthétiques comprenant des dimensions acoustiques, olfactives et tactiles qui sont souvent négligées par une conception étroite du paysage en tant qu'expérience purement visuelle* »⁶⁷. Dès lors qu'il s'agira d'une notion acquise de considérer un lieu au-delà de ses caractéristiques visibles, alors il deviendra possible d'envisager cette pratique comme une manière de Faire autrement.

En effet, l'architecture étant devenue aujourd'hui l'outil d'une stratégie, il convient, de part les documents produits par cette pratique de rendre à l'acte de Faire son rôle premier de faire *avec* et non pas simplement dans l'espace. La dérive comme outil transposant l'expérience physique ou sensorielle de l'individu, du citoyen lambda, d'une situation dans un langage pouvant être analysé, permet de donner une voix à l'inconscient. « *Cette perception de l'espace et la représentation qui en découle dessinent progressivement une géographie émotionnelle* »⁶⁸ dont il faut jouir afin de (re)penser le futur de ces lieux menacés.

67. Matthew Gandy.
« Unintentional
Landscapes ». P436.
Citation originale: "Urban
and industrial wastelands
can be spaces of aesthetic
discovery including
acoustic, olfactory and
tactile dimensions that are
routinely overlooked by a
narrow sense of landscape
as a purely visual
experience"

68. Anne-Solange Muis.
« Psychogéographie et carte
des émotions, un apport à
l'analyse du territoire ? ».
P723.

Si aujourd'hui le temps n'a plus son rôle comme force créatrice des ruines modernes, il redevient, par la dérive, un élément clé pour ré-apprendre à Faire avec ces ruines. Il est donc crucial de valoriser le temps nécessaire pour chercher, se perdre, écouter, comprendre, ou en d'autres termes ; Faire.



Présentation des espaces analysés

Malgré l'apparition de la notion de *friches urbaines* sur le territoire helvétique depuis plus de quarante ans, la documentation et la mise à jour des informations à ce sujet présentent de grandes lacunes. En effet, « *l'une des difficultés majeures à l'établissement d'un inventaire exhaustif réside notamment dans le fait que le statut de friche n'est pas une situation figée. La surface de friches urbaines constitue en effet une réalité fluctuante, qui est influencée à la fois par des processus de régénération de certains terrains et par l'abandon simultané d'autre secteurs sous-utilisés ou obsolètes* »⁶⁹. Ce néant de documentation contraste avec l'importance en termes de surface de ces espaces sur le territoire. En effet, lors des dernières recherches datant de 2015, les chiffres parlent de pas moins de deux-mille-cinq-cents à trois-mille hectares⁷⁰ de parcelles *vides*, comme elles ont été définies plus haut. Cette superficie peut être imaginée en visualisant la totalité de la ville de Bâle⁷¹ comme étant en friche, un *vide*, une bulle en pause au milieu d'une société en activité permanente, qui ne cesse de produire.

Il est donc possible de parler de *friches urbaines* comme étant l'entité commune regroupant la variété de ces lieux *délaissés* et parfois en transition, qu'elle soit plus ou moins courte. Toutefois, afin de comprendre plus en détails quels sont les objets qui constituent ce patrimoine du bâti à l'échelle nationale, il est nécessaire de définir des critères de recherches. Pour ce faire, la catégorisation des différents objets s'est appuyée sur un critère fondamental de chaque lieu, qui n'est autre que son programme.

69. Emmanuel Rey, Sophie Lufkin. « Des friches urbaines aux quartiers durables ». P.51

70. Ibid. P.29

71. EspaceSuisse Association pour l'aménagement du territoire. « Positionnement des villes CH »

Il en ressort donc un total de trois catégories principales relevant du bâti du secteur ferroviaire, industriel ainsi que touristique, comprenant les infrastructures de loisirs. Ces dernières ont rapidement été définies comme les sources mères du grand réseau de friches ponctuant le sol suisse. Bien que le premier secteur représente une grande majorité du patrimoine par le fait que l'entreprise CFF SBB FFS soit l'un des plus grands propriétaires de terrains du pays,⁷² le secteur de l'industrie, des infrastructures ainsi que les loisirs intègrent eux aussi une variété d'objets. Si ces derniers présentent de nombreuses différences de par leur propriétaires, leur fonctions ainsi que leurs emplacements, des similitudes existent en matière de gestion face à la menace capitaliste qui domine la pratique.

Ces recherches ont donc permis le développement d'une liste, présentée comme une simple amorce, d'une trentaine de lieux, tous confrontés aux menaces d'une pratique architecturale actuelle dans laquelle le couple *projet-profit* est plus considéré que celui, pourtant fondamental, *projet-espace*.

72. Emmanuel Rey, Sophie Lufkin. «Des friches urbaines aux quartiers durables». PP.28-29

Usine Cremo, Steffisburg, Berne - Site d'embouteillage d'Henniez, Henniez, Vaud - Entrepôts Vernis Claessens, Renens, Vaud - Usine Sanaro, Vouvry, Valais - Entrepôts Cremo, Lucens, Vaud - Usine Erie-Electroverre, Romont, Fribourg - Locaux Tetra Pak, Romont, Fribourg - Entrepôts Pomoca, Denges, Vaud - Entrepôts CFF Altstetten, Zurich, Zurich - Entrepôts Venoge Parc, Penthalmaz, Vaud - Locaux Distico, Torricella-Taverne, Tessin - Usine Henniez, Henniez, Vaud - Fenaco Grands Moulins de Cossonay, Penthalmaz, Vaud - Laboratoires Novartis, Saint Aubin, Fribourg - Sanatorium des Chamois, Leysin, Vaud - Préventorium le Rosaire, Haut-Intyamon, Fribourg - Entrepôts, Etoy, Vaud - Ferme Rochat, Clarens, Vaud - Hôtel Righi, Glion, Vaud - Centrale thermique de Chavalon, Vouvry, Valais - Fonderie de Moudon, Moudon, Vaud - Hôtel Rivesrolle, Rolle, Vaud - Fonderie Aluminium Martigny, Martigny, Valais - Vivarium de Lausanne, Lausanne, Vaud - Entrepôts, Ecublens, Fribourg - Stand de tir du Boiron, Tolochenaz, Vaud - Fabrique Raball, Fiez, Vaud - Usine Photolabo Club, Montpreveyres, Vaud - ...

Il s'agit là d'un aperçu de la variété d'objets pouvant être inventarisés au travers de cette recherche. Tous présentent « les restes d'un usage passé »⁷³, constituant les caractères intrinsèques ainsi que l'identité des lieux. Toutefois, ces derniers se retrouvent quotidiennement menacés par des acteurs dans le souhait de prendre possession de la surface, sans même considérer la mémoire qu'elle implique.

C'est ici que se trouve l'un des points de critique, pourtant fortement ancré dans la pratique actuelle, de l'absence de considération d'un objet, au-delà de son paraître. Le bâti qui fût mais qui n'est plus là, est, par cette absence, ignoré et non pris en compte dans l'approche conventionnelle d'un espace dans le processus du projet. Les aspects concrets de l'espace guident les réflexions comme des données absolues, effaçant trop souvent, et sans légitimité, le ressenti subjectif

73. Danièle Méaux. «Des friches et des ruines». P2

de l'individu par rapport au lieu. Pourtant c'est cette absence partielle ou totale du bâti, ou encore la perception affective d'individus lambdas qui raconte sincèrement l'histoire passée du lieu ainsi que son avenir. En effet, « *comme tel (...) un vestige n'a aucune valeur - ou presque aucune. Si on continue de la prendre en considération et à en parler comme d'une ruine, c'est parce que cette valeur qu'on lui attribue provient non pas du présent mais du passé et qu'il est perçu comme un témoignage de l'activité humaine "par rapport au futur pour lequel son existence doit être assurée"* »⁷⁴.

Critiquée dans ce travail, cette absence de sensibilité portée à une source pour Faire n'est qu'une conséquence de la mentalité qui a été instaurée dans la société actuelle, cherchant toujours à répondre à une vision utilitaire et efficace, répondant à la logique énoncée en amont : *densifier, optimiser, fructifier*.

C'est en réponse à cette approche utilitariste et indifférente que ce travail propose de réapprendre à Faire au travers d'une approche sensible de l'architecture.

Collections de documents : trois cas d'étude

L'enquête réalisée tout au long de ce travail a permis de définir l'esquisse d'une liste d'objets répondant à la catégorisation de friches urbaines mise en place dans la démarche. Les différences sur les plans géographiques, programmatiques, historiques ou encore concernant la manière dont ces divers lieux font face aux menaces capitalistes sont autant d'aspects illustrant la diversité ainsi que l'ampleur de la situation. Au-delà de la présentation d'une nouvelle approche possible, ce travail présente la mise

74. Miguel Eguña, Olivier Schefer. « Esthétique des ruines: poétique de la destruction ». P.30

en pratique de la théorie énoncée sur trois cas d'études, sélectionnés parmi les objets recueillis lors d'une première recherche. Le choix des cas d'études a été guidé par deux critères, concernant des aspects pragmatiques et théoriques.

Dans l'intention de pouvoir régulièrement se rendre sur place, tous trois se situent dans un rayon de dix kilomètres autour du lieu de développement de cette recherche, le local AAC 201 de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne. Cette contrainte géographique est pragmatique afin de permettre la mise en pratique adéquate de la méthode de dérives, l'une des ressources principales constituant les *collections de documents* présentées.

D'un autre côté, bien que les trois sujets offrent chacun des conditions et des caractéristiques complètement différentes, ils peuvent être mis en comparaison quant à l'état de progression des menaces capitalistes sur leurs futurs. Les trois cas d'études illustrent trois stades distincts de cette prise d'otage. Le premier n'est pour le moment pas directement menacé. Le second, quant à lui, est d'ores et déjà sujet de projections, alors que le dernier peut presque être considéré comme condamné avant même le début de la bataille. En effet, la destruction physique et spirituelle du lieu est déjà actée et n'est qu'à un coup de marteau.

Les trois objets d'analyse illustrent différents degrés de menaces de destruction des espaces, portées par les pratiques architecturales d'aujourd'hui. La mise en lumière de ces trois scénarios permet de se positionner quant à la force et à l'urgence d'application de cette nouvelle manière de Faire.

>
*Tracès des déplacements
des participants lors de
la dérive organisée le 27
novembre 2022 au Stand
de tir du Boiron*





Le Stand de tir du Boiron, situé sur la commune de Tolochenaz mais propriété de la commune de Morges, est le premier cas d'étude pour cette recherche. L'espace se développe le long des rives du lac Léman. L'étendue verte de trois-cent mètres de long sur une trentaine de mètres de large s'isole visuellement du paysage environnant, sans pour autant s'en couper. En effet, une barrière végétale sépare l'espace du lac, mais les arbres laissent filtrer le son des vagues qui se heurtent à la plage. En réponse à cette limite visuelle, l'autre bordure principale des lieux est marquée par une remontée topographique, artificiellement construite, enfonçant légèrement la zone étudiée en contrebas de l'important axe routier longeant l'arc lémanique. Une butte, en avant de laquelle sont installées les cibles, isole l'endroit de la rivière du Boiron qui coule de l'autre côté. Un bâtiment, construit il y a plus de cent-quarante ans, vient fermer la parcelle sur son extrémité nord. Cet espace représente le cœur d'activité des lieux, accueillant les box de tirs, un espace d'habitation, anciennement logement de fonction pour le concierge, ainsi que la salle à boire, comme espace d'interactions sociales. Ce premier cas d'étude, bien que présentant des caractéristiques fortes, fait actuellement face à un état de menace faible.

Si l'activité du Stand de Tir en question a cessé en 2019, soit plus de cent quarante ans après son installation sur les lieux, la pratique du tir dans la culture suisse est quant à elle ancrée dans l'histoire. En effet, le tir, auparavant à l'arc ou à l'arbalète, est une activité de loisir pratiquée individuellement jusqu'à la fin du XIVe siècle. C'est à partir du XVe siècle, et donc l'apparition également des armes à feu que la pratique devient une institution gérée par les

autorités, organisant des événements devenant rapidement symboles de la société bourgeoise. Cela permettait également de mettre en avant la force militaire des différentes villes, comme signe de défense et d'autonomie.

Les évolutions techniques qui suivirent impliquèrent le développement de la pratique qui prit de l'importance au sein de la société menant à la création des premières milices. Finalement, la création en 1824 de la Société Suisse des carabiniers permettra une démocratisation de la pratique du tir, renforcée une vingtaine d'années plus tard par l'obligation du service militaire. En effet, les exercices d'entraînement de tir à l'arme à feu ont été instaurés et la pratique du tir est donc devenue non plus un loisir mais une obligation dont l'organisation revenait aux différentes sociétés de tirs locales.

Avant même la construction du stand sur la plaine du Boiron, le lieu était utilisé comme place d'exercice par l'artillerie vaudoise avant d'être déplacée à Bière vers la moitié du XIXe siècle. Lors de sa construction en 1877, le stand de tir s'installe sur un terrain physiquement vierge mais pourtant déjà empli et *habité* de valeurs et de pratiques. Dès la fin du XXe, l'abolition de l'obligation fédérale quant à l'affiliation des hommes à une société de tir, marque un tournant important pour la pratique du tir, se détachant de l'activité militaire et étant alors considérée comme activité sportive; un devoir devenu loisir.⁷⁵

Aujourd'hui, et à la suite de la cessation des activités en 2019, l'espace transpire encore l'essence des lieux, ce qui offre l'impression d'une image arrêtée brutalement sur la période lorsqu'il était encore en fonction. Tout est figé, hormis les brins d'herbes qui bougent au vent. Il ne s'y passe rien et pourtant on peut encore parfois entendre une balle

75. HLS DHS DSS.
«Tir». Dictionnaire
historique de la Suisse
(DHS)

tirée aller s'enfoncer dans les cibles refermant l'espace. Au-delà de la barrière végétale qui le protège, les lieux ne sont aujourd'hui pas officiellement menacés par des projections futures. Cette dispense ne saurait se perpétuer et viendra un jour où ils s'y trouveront confronté.

>
*Tracès des déplacements
des participants lors de
la dérive organisée le
21 novembre 2022 au
Vivarium de Lausanne*





Installé dans la vallée du Flon, en contrebas du lac de Sauvabelin, l'ancien Vivarium de Lausanne est le deuxième sujet d'analyse pour ce travail. Le terrain qui se situe juste au-delà du viaduc autoroutier reliant les deux sommets de la vallée, a été lieu de diverses affectations dans le passé, accueillant notamment l'usine de la maison de chocolat Kohler dès les années 1850. À la fin du siècle, l'usine, du lieu-dit la Chocolatière, fermera et les activités seront déplacées. Les infrastructures des lieux seront alors démolies et la vallée restera un vide, une poche, en l'absence de toutes installations ou habitations pendant plusieurs décennies. La région se développera peu à peu lors de la deuxième moitié du XXe siècle, avec comme grand acteur l'entreprise Garzoni SA. L'entreprise paternel de Jean Garzoni, personnage central du développement du Vivarium de Lausanne, dominait le domaine de la construction en tant qu'entreprise principale de génie civil et bâtiments de la région.⁷⁶ De ce fait, et la famille étant devenue propriétaire du vague terrain de l'ancienne chocolaterie, Jean Garzoni utilisait déjà les lieux afin de garder une partie de sa collection personnelle de reptiles. Dès l'année 1970, le Vivarium de Lausanne ouvre ses portes pour devenir au fil du temps un lieu de culture et d'apprentissage emblématique pour la région vaudoise.⁷⁷

Érigé au bout d'un chemin sans issue, juste après être passé sous le gigantesque pont de l'autoroute, le bâtiment de l'ancien vivarium se compose de deux corps bâtis qui accueillaient auparavant les salles d'expositions, une buvette ainsi que l'appartement où logeait le directeur des lieux. En arrière, le reste de la parcelle a été aménagée, plus tard, en jardins pédagogiques le long de la rivière du Flon. C'est en

76. Daniel Cherix. «Jean Garzoni et le Vivarium de Lausanne, histoire d'une passion». P.24

77. Ibid. P.116

décembre 2015, et à la suite d'années de négociations que le vivarium ferme ses portes pour se relocaliser, laissant derrière lui un espace désormais vide mais débordant de récits et de souvenirs. Depuis, les lieux ont été la scène de diverses activités illégales, menant peu à peu à une dégradation du bâti, le laissant comme une ruine moderne, où le temps comme facteur de *ruination* a été remplacé par une destruction causée par l'Homme.

Bien qu'officiellement inactif depuis presque dix ans, l'espace n'a jamais réellement cessé de vivre dans l'imaginaire et la pensée collective. La vallée dans laquelle s'inscrit le terrain a fortement évolué au fil des années, et l'évolution du Vivarium, comme lieu de loisir attractif, a probablement eu son rôle dans ce développement résidentiel.

Aujourd'hui l'état de menace des lieux est plus important que pour le cas du Stand de tir du Boiron. Bien qu'il s'agisse actuellement de projections, le lieu se prépare à faire face à un projet culturel cherchant à prendre possession de la surface foncière, tout en affirmant prendre « *soin de préserver la mémoire du lieu* »⁷⁸. Toutefois, cet engagement éthique se traduit principalement par la conservation de volumes bâtis, car nécessaire à l'exploitation de la parcelle. Le souhait de *préserver* le vécu du lieu, comme il est avancé par les architectes, ne découle pas d'une approche plus consciente et sensible de cet espace, toujours pris comme *base* et non comme *source* de projet.

78. Atelier Commun
Architectes. Dossier de
présentation du projet de
l'Eglise Orthodoxe Tewado
Erythréenne Debre Genet
Kidane Mihret. 2022



>
*Tracés des déplacements
des participants lors
de la dérive organisée
le 26 novembre 2022
aux Grands Moulins de
Cossonay.*





À neuf-mille-neuf-cent-huitante mètres

Grands Moulins de Cossonay

Au-delà des infrastructures agro-industrielles qui constituent l'espace aujourd'hui, la zone des Grands Moulins de Cossonay est le lieu d'une histoire, lui attribuant depuis plusieurs siècles un rôle décisif comme point central de l'industrie agricole. En effet, dès le XVe siècle, la région de Cossonay générait ses richesses au travers du marché du grain, et de sa transformation. Les premières installations réellement bâties pour cette activité datent elles du Moyen-Âge, époque à laquelle les rives de la Venoge étaient bordées par le Moulin de l'Islettaz au nord ainsi que le Grand Moulin, légèrement plus au sud. Tous deux furent des pôles économiques importants dans la région pendant des décennies permettant la constitution d'une richesse ainsi que d'une identité forte des lieux, comme liés à cette histoire. Le Moulin de l'Islettaz sera finalement vendu et l'activité de meunerie arrêtée. Au fil des siècles, les transformations des infrastructures des Grands Moulins se succèdent en réponse aux évolutions techniques des machines. La période d'industrialisation, de la seconde moitié du XIXe siècle, marqua un changement radical dans le développement de l'activité sur place, puisque, lors de transformations, les lieux furent raccordés au réseau ferroviaire afin d'en garantir l'efficacité et la prospérité.⁷⁹

L'espace comme on le connaît aujourd'hui, ne présente plus de bâtis antérieurs aux années 1900. En effet, la totalité des infrastructures ont été reconstruites en diverses étapes au cours du XXe siècle, générant une hétérogénéité dans la forme et l'aspect du bâti. Les parties les plus anciennes se sont développées sur l'est de la parcelle, le long des voies de chemins de fer, avec également la construction du silo

79. Pierre Delacrétaz.
«Les vieux moulins du
Pays de Vaud et d'ailleurs»

principal, pièce iconique des lieux, avant les années 1930. Par la suite, au rythme d'un nouvel objet chaque double décennie, l'ensemble construit s'est développé jusqu'à la fin du siècle avec la construction d'une dernière partie, d'ores et déjà en contraste avec le reste.⁸⁰ En effet, les derniers corps bâtis traduisent, au travers de la forme architecturale, le rôle décisif des objectifs d'efficacité et de productivité sur la manière de Faire.

La grande majorité des activités ont cessé il y a plusieurs années pour être déplacées dans un autre lieu de production, répondant de manière plus efficace aux besoins du marché. Ces arrêts brutaux et définitifs ont certes impliqué des changements sociaux auprès des acteurs des lieux, mais se retrouvent aujourd'hui également la cause d'une lente destruction physique et spirituelle des lieux. En effet, le changement d'un jour à l'autre de la dépendance d'une partie de l'espace, en ignorance, est en train d'aboutir au schéma presque classique liant graduellement l'oubli, la dégradation et la démolition.

Ce cas d'analyse illustre au travers d'une situation concrète la tendance, fortement critiquée dans ce travail, de la dominance d'une mentalité capitaliste, en quête perpétuelle de profit, sur la manière de composer et Faire l'Architecture. En effet, l'ordre chronologique de construction des éléments constitutifs de l'espace se répète, comme une attaque à son intégrité et son histoire, puisque les projets de démolitions de divers anciens bâtiments *emblématiques*⁸¹ ont été actés, il y a quelques mois. Les corps bâtis seront donc abattus dans l'intention de libérer la surface pour un *meilleur usage*.⁸² Les autorités concernées déplorent peu cet enterrement graduel

80. Steve Corminboeuf.
Directeur de VaudCereales
et du site des Grands
Moulins de Cossonay.
Entretien, Décembre 2022

81. Propos tirés
de l'entretien avec
M.Corminboeuf

82. Ibid.

de l'âme des lieux, car leur position semble assez claire entre « *ce qu'il faut garder parce que c'est l'histoire, et ce qu'il faut garder parce que c'est utile* ». ⁸³

83. *Ibid.*



Ces trois lieux ont été approchés, dans la mise en pratique de ce travail, comme des *sources* dont les ressources, bien que parfois déjà menacées de disparaître, n'avaient pas encore été entièrement considérées. Chaque lieu a été le sujet d'un travail de découvertes, de recherches, d'attentes et d'échanges. L'application de la théorie de la dérive comme méthode d'analyse d'un espace regroupe en une pratique la totalité de ces aspects. Cette démarche *active*, propose à celui qui la pratique de rester *passif* face au lieu, l'incitant à prendre le temps pour réellement s'imprégner d'un lieu, en l'écoutant et en considérant ce qui *est* mais également ce qui *fut*. L'étude phénoménologique des espaces a impliqué la participation de personnes externes au travail, d'âges, de genres ainsi que d'orientations professionnelles différentes.

Les retranscriptions des expériences sensorielles individuelles amorcent les *collections de documents*, présentées parallèlement à ce travail, comme preuves de défense de l'intégrité des lieux étudiés. À ces sources individuelles et subjectives s'ajouteront d'autres documentations tels que des récits, documents d'archives locales, photographies, enregistrements sonores et autres, tous exposant les valeurs inhérentes des espaces.

Cette manière de Faire autrement valorise ces *délaissés* urbains face à une manière de Faire d'aujourd'hui qui tend à les faire disparaître.



CE QUI A ÉTÉ FAIT

Écouter

En parallèle de l'élaboration de la partie théorique de ce travail, quatre dérives ont été organisées dans l'intention de confronter directement la théorie avancée avec des situations concrètes. Les dérives ont permis l'appréhension des trois espaces, le Vivarium de Lausanne ayant d'ores et déjà été lieu d'une seconde mise en pratique. Une organisation plus systématique de ces événements permettra dans le futur l'agrégation continue de ces dossiers.

Le 21 novembre 2022, début de la dérive vers 16h00.

Vivarium de Lausanne

4 participants : Karen, Natacha, Quentin et Tim

Durée : 80-120 minutes | Individuelle

Le 26 novembre 2022, début de la dérive vers 14h00.

Grands Moulins de Cossonay

3 participants : Camila, Laura et Quentin

Durée : 100-140 minutes | Individuelle

Le 27 novembre 2022, début de la dérive vers 11h00.

Stand de tir du Boiron

4 participants : Lara, Lisa, Marie et Quentin

Durée : 60-90 minutes | Individuelle

Le 05 décembre 2022, début de la dérive vers 10h00.

Vivarium de Lausanne

3 participants : Antoine, Enzo et Julien

Durée : 120 minutes | Collective

Dans le cadre de l'expérimentation de la pratique de la dérive sur les trois lieux présentés, une attention a été portée afin de varier les moments de la journée durant lesquels les dérives ont pris place. Bien que ces lieux aient été choisis selon les critères définis plus tôt, les participants n'ont pas été mis au courant du lieu de dérive avant le début de celle-ci. En amont du rendez-vous avec les personnes prenant part à la démarche, ces dernières ont reçu le texte de la « Théorie de la dérive », publié par Guy Debord dans le numéro 2 de l'Internationale Situationniste. Cet apport théorique, joint en annexe de ce travail, a permis aux protagonistes de prendre connaissance des idées principales, de la mise en pratique aux cartographies psychogéographiques qui en découlent.

Un rendez-vous a systématiquement été organisé à Lausanne, afin de se regrouper pour ensuite se rendre sur place ensemble. Le trajet entre le point de rendez-vous et celui du début de la dérive a parfois fait émerger des doutes ou des craintes aux participants concernant la destination.

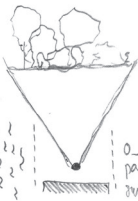
Une fois sur place, la recommandation était de désactiver son téléphone afin de garantir une déconnexion totale des individus et donc offrir des conditions favorables pour dériver, en se laissant porter par ses ressentis, sa curiosité tout en renonçant « *pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir* »⁸⁴ conventionnelles. Les participants recevaient ensuite un carton, des feuilles vierges ainsi qu'un crayon comme outils pour retranscrire leur expérience. Avant de se lancer dans la pratique, un moment était pris en commun, parfois une bière à la main, afin d'échanger sur la forme et le but d'une telle expérience.

84. Guy Debord. «Théorie de la dérive», P.19

Ces dérives étant les premières réalisées dans le cadre de ce travail, il a été décidé d'imposer le moins de contraintes possible aux personnes y prenant part. Par conséquent, bien que le lieu de départ était commun, aucune restriction n'a été mise quant à la fin de la dérive, laissant libre à chacun le choix de la durée ainsi que de l'emplacement géographique final. La nature des documents espérés à la suite de chacune de ces expérimentations est également restée libre. Toutefois, il était proposé de constituer un recueil de photographies tout au long de la démarche. Une fois ces indications partagées, chacun était libre quant à la manière d'utiliser les outils mis à disposition ainsi que l'intégration d'autres ressources, considérées comme pertinentes par l'individu. Cette liberté a mené à une variété de documents, tels que des récits, frottis, herbiers, croquis, et autres, constituant les premiers éléments des *collections de documents* présentées.

Dans le souhait d'offrir une compréhension plus globale de cette matière, un travail d'analyse des documents manuscrits a été amorcé. Une classification des ressentis partagés par les participants en lien avec les aspects constitutifs des lieux, permet une lecture et une comparaison des données relatives aux trois espaces.

50x50



c'est comme un cadavre qui
gèle, mais, protégé...
↳ les foudres ne tombent pas
que tu pour foudrer.

→ la ne brime au la
native, le lac et son
logica qui brisent à
gauche.

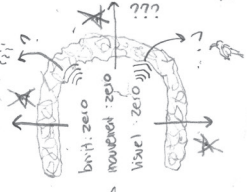
O. addossé et encadré
par le bath, me
sus protéger.

→ tu ne y est logé mais la
nature fait vive, rend
aut.

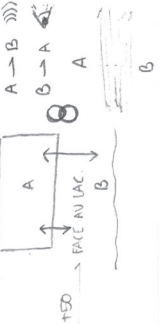
je son que je m'enfonce dans la bulle.
l'impression est de ne s'être, mais le
dépasse des vagues me fait me calmer.
Je n's encore la nature, j'ai tout fait.



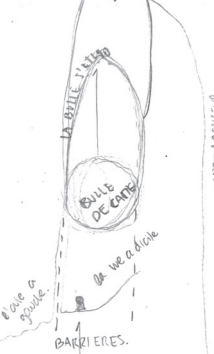
1. montage de rejection, elle
cette pch, mais elle domine,
on se ne le compte est
Ba, et on avait que
homme n'a pas encore
remis à la pierre.



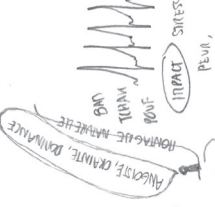
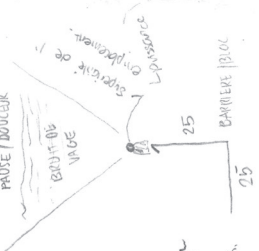
bruit, zero
mouvement zero
bruit, zero



INTERCEPTION PASIVE
COMTE RAOULLE, L'AMIE D'ITICU TIRIDE.



PAUSE / DOUCEUR
BOUT DE
VAGE



ALICIA, CRANTE, DANIELLE
HOMME, CRANTE, DANIELLE
BOUT DE
VAGE

De caline du
Doud, accablant,
par.

calme / calme
vide.

→ qm
l'absence à côté
à presque absent
qm

physiquement
je peux me
saler ça, vous
les dans des calmes, passés
en en endosse

Analyser

La totalité des documents produits a été récoltée dans un intervalle de deux à trois jours suivant les dérives. La liberté donnée aux participants concernant la méthode de retranscriptions de leur ressentis, s'est traduite, sans surprise, par une hétérogénéité de formes. L'usage du récit, de mots-clés, de croquis architecturaux (plans, élévations) ou encore d'une description par étapes constituent les formats principaux des documents reçus.

L'intention de cette démarche, comme énoncée dans ce travail, reste celle d'unir pour renforcer les cris unitaires. Pour ce faire, un travail d'analyse est nécessaire afin de trouver un langage commun dans lequel ces informations diverses peuvent être traduites, comparées puis utilisées.

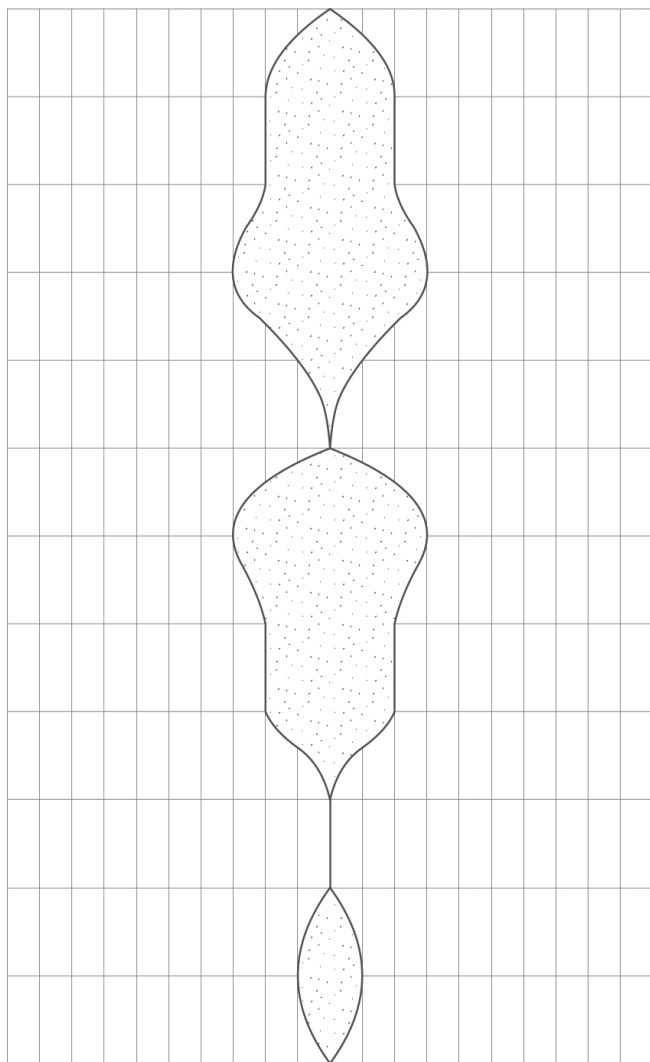
Un travail d'analyse lexicale et graphique a été mis en place pour faire émerger les aspects dominants des divers relevés affectifs. L'étude de la répétition, des choix des verbes, de la nature des adjectifs ou encore des sens impliqués permet de définir des premières tendances psychogéographiques. Dans la direction de la définition d'un *relief psychogéographique*⁸⁵ des espaces, le rôle dominant de la topographie ainsi que le caractère oppressant de la forêt, figurent comme des prémisses d'axes ou de courants de ressentis au sein des lieux.

85. Guy Debord, «Théorie de la dérive». P.19

<
Scan d'un relevé affectif
produit lors d'une dérive
au Stand de tir du Boiron

<
Impression sur calque des
annotations faites sur le
relevé dans le cadre de
l'analyse des données

L'extraction de ces données, permet également la mise en commun et la comparaison entre les différents participants. Cette traduction des données affirme également des tendances, grâce à une catégorisation commune des ressentis ainsi que des caractéristiques intrinsèques aux lieux analysés.



protection

réconfort

beauté

tranquillité

souvenirs

curiosité

dominance

limites

craintes

mal-être

inconfort

10 9 8 7 6 5 4 3 2 1 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Traduire

Cette forme de schéma, rappelant les planches du Test de Rorschach, est utilisée dans ce travail afin de représenter graphiquement les tendances mises en avant lors de l'analyse de contenu expliquée précédemment.

L'utilisation d'une grille permet un traitement scientifique des données, tout en traduisant de façon efficace les perceptions dominantes. L'axe vertical classifie les ressentis de favorable à désagréable, de haut en bas. L'axe horizontal, fonctionnant en miroir, correspond à la fréquence à laquelle le sujet de chaque graphique (ici : une butte présente au centre de l'espace du Stand de tir du Boiron) a été assimilé aux diverses perceptions au cours de la dérive.

Cette méthode a été appliquée afin de produire des diagrammes pour les divers éléments constitutifs des espaces, de manière individuelle (sous-catégories), ainsi que pour des catégories plus larges, tel que les *éléments naturels* et *bâti*s des lieux et les *acteurs*. Finalement, une analyse globale de la dérive peut également être faite grâce à un schéma similaire, ce dernier impliquant toutefois la prolongation de l'axe horizontal.

La traduction de documents au contenu disparate au travers de cette représentation graphique permet une visualisation claire et efficace des aspects clés ; ces données pouvant désormais être considérées et approfondies dans le cadre d'une réflexion impliquant l'intégrité de l'espace.

Comprendre

Cette méthodologie, transformant presque celui qui la met en pratique en un scientifique du sensible, permet la mise en avant de clés de lecture relatives aux différents espaces étudiés. Ces conclusions ne présentent toutefois pas un statut figé puisqu'elles sont susceptibles d'évoluer par l'ajout de nouvelles ressources sensibles.

Si, parfois, les conditions météorologiques ont influencé les ressentis des participants, la répétition de certaines perceptions laisse espérer l'apparition de courants et pôles émotionnels au sein d'une cartographie sensible des lieux.

Le choix de distinguer les *éléments* constitutifs des espaces en une catégorie *naturels* et une seconde *bâtis* permet de tirer un premier constat. En effet, lors des quatre dérives les aspects naturels ont été perçus de manière favorable et ce indépendamment de leur ampleur. Malgré la forte densité que la forêt présente dans les environs du Vivarium de Lausanne, et malgré le relief topographique souvent considéré de manière péjorative, ces aspects se traduisent par des sentiments de confiance et de tranquillité partagés par la majorité des participants. En adéquation avec cela, les sources d'eau présentes sur les trois lieux ont également été définies lors des relevés comme des éléments qui, au-delà de la barrière physique qu'ils représentent, attirent et apaisent. À l'opposé, une majorité des corps artificiels présents dans les espaces ont souvent été la base d'un inconfort ponctuel ou continu. Le bâti *délaissé*, objet central dans ce travail, s'est parfois vu attribuer cet aspect péjoratif. Si cela découlait dans certains cas d'un imaginaire construit autour du lieu, il est arrivé que la forme concrète du bâti, trop *dominante*⁸⁶ ou *agressive*⁸⁷, en a parfois été la cause.

86. Terme tiré d'une dérive réalisée aux Grands Moulins de Cossonay

87. Terme tiré d'une dérive réalisée au Stand de tir du Boiron

Les analyses tirées de certains éléments du paysages sont intéressantes, car elles illustrent une tendance en opposition avec ce qui pourrait être considéré comme des normes. Dans le cas du Vivarium de Lausanne, l'objet du pont autoroutier a été le sujet d'un intérêt non-négligeable, et ce au-delà de la sensibilité structurale que certains participants présentaient. S'il domine l'espace par sa taille, son emplacement au niveau de la fin du chemin d'accès lui confère également un statut de seuil à franchir pour pénétrer les lieux, devenant symbole d'un sentiment de protection et de bien-être.

La volonté d'utiliser les données perçues lors des dérives dans la manière de Faire le projet architectural demande une compréhension et une considération de celles-ci. La nature évidente de certains des constat qui ont parfois émergé de ces démarches ne doit toutefois pas être négligée et prise pour acquise, mais continuer de guider les réflexions. Ces perceptions affectives sont d'abord dessinées, puis écrites avant d'être définies lexicalement. Ainsi c'est de ces termes utilisés pour décrire l'expérience phénoménologique de l'espace qu'il faut en tirer des traductions architecturales. Matérialité, qualités spatiales ou empreinte physique deviennent des décisions désormais faites non plus par celui qui Fait, mais par le lieu où il s'agit de Faire.

Finalement, si les tendances perceptibles dans ces premières approches partagent des notions qui paraissent aux yeux de beaucoup comme acquises et connues, alors il devient nécessaire de se poser la question : pourquoi celles-ci ne sont-elles pas considérées ? Si les artefacts présents dans l'espace procurent à l'Homme un ressenti négatif, à l'inverse des éléments naturels, ne faudrait-il pas arrêter de Faire comme présentement, pour que l'Architecture (re)devienne source de bien-être ?

Répéter

Lors de la présentation des *collectes de documents* comme outils de défense, la proposition d'un renouvellement continu de la matière qui les constitue a été avancée. En effet, cette approche permet, par l'outil de la dérive, de donner à chacun la possibilité ou peut-être la responsabilité de prendre part à la constitution de ces dossiers de défense. L'individuel et le subjectif prennent la place de notions théoriques absolues constituant les archives pour construire de nouvelles bases.

C'est en se basant sur ce fonctionnement des *collectes de documents* que je considère la théorie de ce travail comme valide. Si la quantité de matière pouvant être utilisée comme ressources au moment du rendu de cet écrit reste réduite, la projection que celle-ci sera en croissance constante permet d'envisager l'usage de cette méthode comme un réel outil pouvant influencer la manière de Faire.

Les premières expérimentations réalisées dans ce travail défendent la légitimité de l'application de cette méthode comme un outil pour projeter. Parmi les limites ayant été soulevées, la quantité de participants, se traduisant par une quantité de données plus importante, joue un rôle important. Si la matière récoltée lors des quatre dérives a tout de même permis une analyse sensible et critique des espaces, il est souhaité par la suite d'élargir les sources au travers d'un plus grande variété de participants.

L'approche analytique des données laisse également place à des adaptations pour la suite. L'usage de techniques scientifiques, au travers de tableaux et de graphiques, afin de traduire et comparer des données diverses répond aux objectifs souhaités. Si cela se présente comme une méthode

efficace, il est tout de même intéressant de considérer d'autres angles d'analyse, permettant le traitement des données de nature variée récoltées au cours des dérives. Le développement d'une analyse des documents de dérive au travers des sens de l'ouïe, du toucher, de la vue et de l'odorat fait partie des démarches à expérimenter pour élargir et approfondir cette méthode. L'idée de la mise en pratique d'expériences durant lesquelles les individus appréhendent un espace, à plusieurs reprises, chaque fois au travers d'un sens différent, a été considérée au cours de ce travail, mais n'a finalement pas été poursuivie.

Comme toute récente théorie, la proposition d'une nouvelle manière de Faire, faisant usage de la dérive comme outil principal, implique une flexibilité au vue de son aboutissement. Il s'agit donc de *répéter, répéter, répéter* le processus afin d'en saisir les failles, dans le but de les améliorer.

La méthode, dans son état actuel, permet d'ores et déjà d'influencer la pratique architecturale actuelle vers une (re)considération des acteurs et des besoins comme éléments essentiels à tous projets de Faire. Les conclusions obtenues lors de ce travail, permettront le développement de réflexions n'étant plus manipulées par des pensées capitalistes mais en adéquations avec les espaces ainsi que leurs besoins. Si toutefois les cas d'études abordés dans ce travail ne seront pas nécessairement ceux sujets à un approfondissement par la suite, l'approche sensible de l'architecture et son analyse sera un outil fondamental dans le développement du PDM (Projet de Master) ainsi que, je l'espère, dans ma future pratique professionnelle en tant qu'architecte.







Je remercie

Yves Pedrazzini, Dieter Dietz, Ruben Valdez
et Julien Lafontaine Carboni pour le suivi de ce travail,

Lisa Carminati pour son soutien moral indéfectible,

Karen Schuler pour les multiples discussions au cours de ce
travail et en vue du semestre à venir,

mes proches pour leur support et collaboration,

ainsi que Tim, Natacha, Karen, Antoine, Enzo, Julien, Lara,
Lisa, Marie, Camila et Laura pour leur participation aux dérives
organisées dans le cadre de ce travail.



BIBLIOGRAPHIE

- Abdelhafid Khatib. «Essai de description psychogéographique des Halles». *Internationale Situationniste*. N°2. Décembre 1958. pp.13-18.
https://www.larevuedesressources.org/IMG/pdf/internationale_situationniste_2.pdf
- Alice Izzo. «Pas à pas avec Francesco Careri et son essai Walkscapes : la marche comme pratique esthétique». *Le Globe. Revue genevoise de géographie*. Tome 154, N°1. 2014. pp.107-117.
<https://doi.org/10.3406/globe.2014.7362>
- Anne-Solange Muis. «Psychogéographie et carte des émotions, un apport à l'analyse du territoire ?». Dans *Géographies des émotions. Carnets de géographes*. N°9. Août 2016. pp.688-724.
<https://journals.openedition.org/cdg/480>
- Antoine Picon. «De la ruine à la rouille Les paysages de l'angoisse». Dans *Paisagem e arte A invenção da natureza, a evolução do olhar* de Comité Brasileiro de História. Sao Paulo. 2000. pp. 343-356.
http://www.cbha.art.br/coloquios/1999/arquivos/pdf/pg343_antoine_picon.pdf
- Bruce Bégout. *Obsolescence des ruines: essai philosophique sur les gravats*. Essai. Paris : Éditions Inculte. 2022.
- Centre international de recherches sur l'anarchisme. *Refuser de parvenir: idées et pratiques*. Paris : Nada. 2016.
- Centre National de ressources textuelles et lexicales. Portail lexical. Lexicographie. «Archiver».
<https://www.cnrtl.fr/definition/archiver>
- Centre National de ressources textuelles et lexicales. Portail lexical. Lexicographie. «Faire».
<https://www.cnrtl.fr/definition/faire>
- Centre National de ressources textuelles et lexicales. Portail lexical. Lexicographie. «Friche».
<https://www.cnrtl.fr/definition/friche>
- Centre National de ressources textuelles et lexicales. Portail lexical. Lexicographie. «Passif».
<https://www.cnrtl.fr/definition/passif>
- Centre National de ressources textuelles et lexicales. Portail lexical. Lexicographie. «Recueillir».
<https://www.cnrtl.fr/definition/recueillir>
- Centre National de ressources textuelles et lexicales. Portail lexical. Lexicographie. «Réhabilitation».
<https://www.cnrtl.fr/definition/rehabilitation>
- Chantal Liaroutos. *Que faire avec les ruines ? poétique et politique des vestiges*. Interférences. Rennes : Presses universitaires de Rennes. 2015.
- Collectif Inter-Friches. «“Bye-bye les friches !” Densifier la ville sur les friches, une panacée ?». *Métropolitiques*. 15 novembre 2021.
https://metropolitiques.eu/IMG/pdf/met_interfriches.pdf
- Commission Européenne. «Feuille de route pour une Europe efficace dans l'utilisation des ressources». Septembre 2011.
<https://eur-lex.europa.eu/legal-content/FR/TXT/PDF/?uri=CELEX:52011DC0571&from=EN>
- Charlotte Malterre-Barthes, Philippe Thalmann. Conférence «Un moratoire mondial sur les nouvelles constructions». Archizoom. Novembre 2022.
- Conseil Fédéral, Confédération suisse. «Comment encourager la densification des constructions dans les centres urbains?». Juin 2017.
https://www.are.admin.ch/are/fr/home/media-et-publications/publications/droit-de-l_amenagement-du-territoire/verdictetes-bauen-in-ortszentren-fordern-aber-wie.html

Constant, Asger Jorn, Helmut Sturm, Maurice Wyckaert. «Urbanisme unitaire à la fin des années 50». *Internationale Situationniste*, N°3, Juin 1959, pp.11-16.
https://www.larevuedesressources.org/IMG/pdf/internationale_situationniste_3.pdf

Constant, Asger Jorn, Helmut Sturm, Maurice Wyckaert. «Théorie des moments et construction des situations». *Internationale Situationniste*, N°4, Juin 1960, pp.10-11.
https://www.larevuedesressources.org/IMG/pdf/internationale_situationniste_4.pdf

Daniel Cherix. *Jean Garzoni et le Vivarium de Lausanne, histoire d'une passion*. Pontarlier : Edition du Belvédère. 2017.

Danièle Méaux. «Des friches et des ruines». *IdeAs*, N°13, Mars 2019.
<https://doi.org/10.4000/ideas.5622>

Emmanuel Rey, Sophie Lufkin. *Des friches urbaines aux quartiers durables*. Le savoir suisse. Lausanne : Presse polytechniques et universitaires romandes. 2015.

EspaceSuisse Association pour l'aménagement du territoire. «Positionnement des villes CH». Janvier 2008.
https://www.espacesuisse.ch/sites/default/files/documents/staepo_f_3.pdf

Francesco Careri. *Walkscapes: la marche comme pratique esthétique*. Traduit par Jérôme Orson. Édition française. Rayon art. [Paris] Arles : J. Chambon Actes Sud. 2013.

GéoConfluences ENS Lyon. Glossaire. «Hétérotopie». Février 2017.
<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/heterotopie>

Gilles Clément, Alexis Pernet. *Manifeste du Tiers paysage*. Nouvelle édition Culture des précédents. Rennes : Éditions du commun. 2020.

Gilles A. Tiberghien. «La vraie légende de Stalker». *Vacarme*. Vol. 28. N°3. 2004. pp.94-99
<https://doi.org/10.3917/vaca.028.0094>

Debord, Guy. *Rapport sur la construction des situations suivi de Les situationnistes et les nouvelles formes d'action dans la politique de l'art*. Petite collection 300. Paris : Édition Mille et une nuits. 2000.

Guy Debord. «Théorie de la dérive». *Internationale Situationniste*, N°2, Décembre 1958, pp.19-23.
https://www.larevuedesressources.org/IMG/pdf/internationale_situationniste_2.pdf

Hartmut Rosa. *Accélération: une critique sociale du temps*. Traduit par Didier Renault. Paris : La Découverte. 2014.

Heinz R. Pagels. *The Cosmic Code: Quantum Physics as the Language of Nature*. New York : Bantam Books. 1983.

HLS DHS DSS. «Tir». *Dictionnaire historique de la Suisse (DHS)*. Traduit de l'allemand. Mars 2015.
<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/008701/2015-03-09/>

Jacques Lévy, Michel Lussault. *Dictionnaire de la géographie et l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 2013.

Jordi Ribalagayue. «Luz verde a la construcción de 1.844 pisos junto a las Tres Xemeneies del Besòs». *El Periódico*, 27 septembre 2022.
<https://www.elperiodico.com/es/badalon/20220927/pdu-tres-chimeneas-sant-adria-badalon-7596832>

Larousse. «Le romantisme dans l'art».
https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/le_romantisme_dans_lart/185880

La Toupe. Dictionnaire. «Phénoménologie».
<https://www.toupie.org/Dictionnaire/Phenomenologie.htm#:~:text=D%C3%A9finition%20de%20ph%C3%A9nom%C3%A9nologie,%2C%20science%2C%20discours%2C%20parole.>

Luc Gwiazdzinski. «NOUVELLES UTOPIES DU FAIRE ET DU COMMUN DANS L'ESPACE PUBLIC». *Urbia*, N°19, Mai 2016, pp.123-144.
https://www.unil.ch/files/live/sites/ouvdd/files/shared/URBIA/urbia_19/partie_8.pdf

Marc Augé. *Le temps en ruines*. Collection Lignes fictives. Paris : Galilée. 2003.

Marion Brun, Francesca Di Pietro, Denis Martouzet. «Les délaissés urbains : supports de nouvelles pratiques et représentations de la nature spontanée? Comparaison des représentations des gestionnaires et des habitants». *Nouvelles perspectives en sciences sociales*. Vol. 14. N°2. Août 2019, pp.153-184.
<https://doi.org/10.7202/1062509ar>

- Michel Charrière. «L'installation de Cardinal à la gare». Dans Je suis à Cardinal. *Pro Fribourg*. N°175. Juin 2012. pp.34-37
https://doc.ero.ch/record/232535/files/Pro_Fribourg_175_2012_r.pdf
- Michèle Bernstein, Martin Viktor Jeppesen, Jan Strijbosch, Raoul Vaneigem. «Le Questionnaire». *Internationale Situationniste*. N°9. Août 1964. pp.24-27. http://hipermedula.org/wp-content/uploads/2013/09/Internationale_situationniste_9.pdf
- Micky De Jonge, Guillaume Escaravage, Pauline Laborde. «Architecture, Capitalisme et Effondrement». 2019.
http://th3.fr/imagesThemes/docs/MISE_EN_PAGE_FINALE.pdf
- Miguel Egaña, Olivier Schefer. *Esthétique des ruines: poétique de la destruction [actes du colloque tenu à Paris, Centre Saint-Charles, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 14-15 mai 2014]*. Arts contemporains. Rennes: Presses universitaires de Rennes. 2015.
- Nina Mansion-Prud'homme. «Vers une définition épistémologique de l'archive en histoire de l'architecture contemporaine». *Marges*. N°25. Octobre 2017. pp.88-102.
<https://doi.org/10.4000/marges.1323>
- Office fédéral de la culture. « Normes SIA ». <https://www.bak.admin.ch/bak/fr/home/baukultur/qualitaet/normen/sia-normen.html>
- Ola Söderström. «Spectacle, dérive et détournement : l'urbanisme chez les situationnistes et la recomposition de l'espace dans les grandes villes nord-américaines». *Etude des lettres*. N°222. Janvier 1990. pp.109-132
<https://doi.org/10.5169/SEALS-870694>
- ON/Stalker & Osservatorio Nomade Italie.
<http://www.archilab.org/public/2004/fr/textes/stalker.htm>
- ONU Programme pour l'environnement. «Les émissions du secteur du bâtiment ont atteint un niveau record, mais la reprise à faible intensité de carbone après la pandémie peut...». Décembre 2020.
<https://www.unep.org/fr/actualites-et-recits/communiqu%C3%A9-de-presse/les-emissions-du-secteur-du-batiment-ont-atteint-un>
- Paul Riceur. *La mémoire, l'oubli*. Points Série essais 494. Paris: Ed. du Seuil. 2003.
- Philippe Chiambaretta, Saskia Sassen, Pierre Huyghe. «A future City, Vision pour Détroit : Entretien avec Dan Pitera». Dans Habiter l'anthropocène. *Stream*. N°3. Novembre 2014. pp.306-321
<https://www.pca-stream.com/fr/articles/a-future-city-vision-pour-detroit-26>
- Philippe Vasset. *Un livre blanc : récit avec cartes*. Paris : Fayard. 2007.
- Pierre Delacrétaz. *Les vieux moulins du Pays de Vaud et d'ailleurs*. Lausanne : Edition Delplast Romanel. 1986. pp.20-31
- Robert C. Allen. «III / La révolution industrielle». *Repères*. Paris : La Découverte, 2014. pp.37-48.
<https://www.cairn.info/introduction-a-l-histoire-economique-mondiale-9782707177834-p-37.htm>
- Robert Smithson, Henry Kuttner. «A Tour of the Monuments of Passaic, New Jersey». Originally published as «The Monuments of Passaic». *Artforum*. Vol. 6. N°4. Décembre 1967.
<https://holtsmithsonfoundation.org/tour-monuments-passaic-new-jersey>
- Stefano Boeri. *Lantiville*. Traduit par Élise Gruau. Paris: Manuella éditions, 2013.
- Tate Modern. «Richard Long. *A Line Made by Walking*. 1967». <https://www.tate.org.uk/art/artworks/long-a-line-made-by-walking-p07149>
- Thomas Renard. «Le mythe de la cabane ou l'origine primitive de l'architecture». *303 arts, recherches, créations*. N°141. Mai 2016. pp.14-19.
https://www.academia.edu/34230170/Le_mythe_de_la_cabane_ou_l_origine_primitive_de_l_architecture_303_arts_recherches_cr%C3%A9ations_N_141_mai_2016





